



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



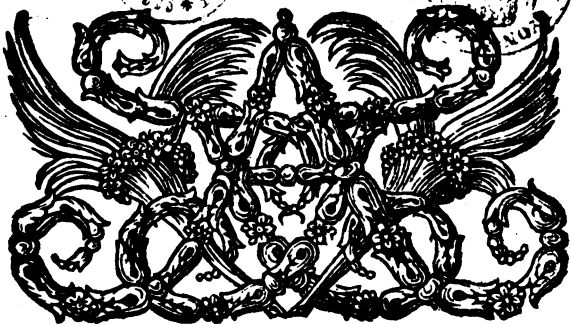
Ex libris Bibliothecæ quam Illustrissimus
Archiepiscopus & Prorex Lugdunensis
Camillus de Neufville Collegio S. S.
Trinitatis Patrum Societatis J E S U
Testamenti tabulis attribuit anno 1693.

LE NOUVEAU
MERCURE.
GALANT.

CONTENANT LES NOUVELLES
du Mois de Decembre 1677.

& plusieurs autres.

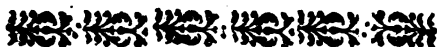
TOME X.



A LYON,

Chez THOMAS AMAULRY,
Libraire, rue Merciere, à la Victoire.

M. DC. LXXVII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



AV LECTEUR.

VOICÏ le dixième Volume du Mercure, & le dernier de l'Année 1677. car quoy qu'il paroisse en Janvier, il ne contient que les Nouvelles du Mois de Decembre, & on ne donnera que le premier jour de Fevrier celui qui commencera l'Année 1678. Le succès de ce Livre a esté extraordinaire. Je ne doute point qu'il ne soit deû aux prodiges de cette Campagne; aux Vers galans & serieux, & aux Pièces d'Eloquence qu'on m'a fait la grace de me donner de toutes parts, & c'est peut-estre le seul Livre dont un Auteur puisse publier le succès sans paroistre vain, puis qu'en cela il ne loüe

AU LECTEUR.

que les Ouvrages d'autrui. Je me trouve, mesme dans quelque obligation de ne pas taire l'approbation qu'on a donnée au Mercure, afin que ceux qui m'ont envoyé les agreables Pieces qui le composent, connoissent qu'elles ont plu par tout; ce qu'il me seroit aisé de justifier par plus de quatre cens Lettres qui m'ont été écrites sur le plaisir que sa lecture a causé. Il est certain que pour s'en declarer l'ennemy, il faudroit vouloir qu'il n'y eût ny Braves ny beaux Esprits en France, & condamner en même temps toutes les Actions de valeur, & tous les galans Ouvrages de ceux qui écrivent.

Je sçay que le Titre a fait croire d'abord que le Mercure estoit simplement galant, & qu'il ne devoit tenir place que dans la Bibliothèque des Femmes, mais on est sorti de cette erreur quand on y a ven-

AU LECTEUR.

des Pièces d'éloquence, des Harangues, des Relations fidelles & exactes, des Sieges & des Batailles, des Evénemens remarquables, des morceaux d'Histoire, & des Memoires glorieux à des Familles. Alors il est devenu le Livre des Sçavans & des Braves, après avoir été le divertissement du beau Sexe, & une marque incontestable de son succès, c'est qu'il a esté assez heureux pour plaire à Monseign. le DAUPHIN, & que ce Grand Prince veut bien souscrire qu'il paroisse toujours à l'avenir sous son Nom. Ainsi vous verrez ce Nom auguste à la teste de celui qui contiendra les Nouvelles de Janvier; & pour le rendre moins indigne d'un si grand honneur, il commencera en ce temps-là à paroître avec tous les ornemens dont un Livre de cette nature puisse estre embelly. On fera graver dans chaque Volume trois

AU LECTEUR.

on quatre Planches, suivant les Sujets dont le Mercure parlera ; Et cōme les Enigmes sont devenues un Jeu d'esprit qui plaist , comme on le voit par un nombre infiny de Gens qui cherchent à y donner des Explications, outre celles qui seront en Vers à l'ordinaire, on en mettra tous les Mois une autre en Figures, dont on laissera le mot à deviner. On y trouvera trois ou quatre Chansons dont les Notes seront gravées. Elles seront composées par les meilleurs Maistres , Et notées exprés pour le Mercure, de sorte qu'on peut s'assurer qu'elles auront toute la grace de la nouveauté , puis que personne ne les aura vues avant que le Volume où elles seront, soit en vente. Ceux qui voudront envoyer des Paroles, le pourront faire, on aura soin de les faire noter, si elles se trouvent propres à être chantées. Il y aura des Cartes de galanterie, Et la pre-

AU LECTEUR.

miere qui paroîtra, sera l'Empire de la Poësie, de M. de Fontenelle. On peut croire sur ce nom qu'elle ne manquera pas d'agrément. On donnera aussi chaque Mois des Dessesins gravez des Modes nouvelles, & quand on aura commencé, on ne discontinuera plus, mais il faut établir beaucoup de choses pour cela, & lier commerce avec bien des Gens. Ce sera une commodité pour ceux qui aurônt inventé quelque chose de nouveau, dans l'espoir de contribuer au plaisir de M^g. le DAUPHIN, ou qui auront quelque chef-d'œuvre d'Art à proposer au Public. Ils pourrônt en apporter les desseins, & on les fera graver, s'ils méritent cette dépense. Elle sera grande pour tous ces embellissemens, & devroit faire rencherir le Mercure de beaucoup; cependant cômme on s'attache plus à la gloire qu'à l'intérêt, l'augmentation du prix sera très-peu cōsiderable.

AU LECTEUR.

puis qu'il ne se vëdra chez l'Imprimeur que seize sols en blanc, & au Palais vingt sols en parchemin, & vingt-cinq sols en veau. Le Public a reçu ce Livre si favorablement, qu'il est juste de luy en marquer de la reconnoissance par les nouvelles beautez qu'on luy prestera. Mais pour estre assuré d'en joüir, il doit prendre garde si on ne luy vend point de Mercurès contrefaits. Il ne suffit pas de voir au bas qu'ils ont esté imprimez à Paris; c'est ce qu'on ne manque jamais d'y mettre pour empescher qu'on ne les rejette comme faux. Il faudra examiner s'ils auront les Lettres fleuronées & figurées, les Vignettes, le Frontispice, & generalement toutes les Planches que je viens de dire, qui seront à l'avenir dans les véritables. Ceux qui se hazarderont à les contrefaire dans les Provin-

AU LECTEUR.


ees, s'il s'en trouve qui s'y veuillent exposer, comme ils les debiteront sans Figures, seront obligez d'oster beaucoup de la matiere qui aura relation avec les Planches, & tout le reste demeurant sans liaison, sera un pur galimatias; outre qu'un Livre contrefait est toujours rempli de fautes, & qu'un Libraire qui songe à l'épargne, en retranche beaucoup de choses pour y employer moins de feüilles. Il ne faut pas s'étonner si des Livres si défigurez se donnent à meilleur marché que les veritables, & c'est cette mediocrité de prix qui peut encor faire voir qu'ils ne le sont pas. On prie ceux qui auront des Memoires à donner, de les adresser au Sieur Blageart Imprimeur & Libraire, demeurant à Paris Rue S. Jacques, à l'entrée de la Rue du Plâtre, & de faire sçavoir en quel lieu on pourra

AU LECTEUR.

*estre éclaircy des circonstances d'as-
le temps que les Articles seront em-
ployez. Pour les Histoires envoyées
par des Particuliers, on croit devoir
avertir une fois pour toutes, que si
on y retouche, c'est seulement pour
les mettre dans le stile serré du
Mercure, qui doit estre le même par
tout, ou pour oster quelquefois des
choses qui sont trop libres, ou qui
satirisant trop, pourroient chagri-
ner les Intéressés. S'il arrive qu'on
diffère à mettre dans le Mois les
choses qu'on donne, ce n'est qu'à l'é-
gard des Galanteries, qui n'ont au-
cun besoin de l'ordre du temps, mais
tost ou tard on y met tout ce qui est
bon, ou quand on ne le met point, ce
n'est pas qu'on n'y trouve beaucoup
d'esprit, mais il y a des choses tres-
spirituelles & tres-biē tournées qui
ne sont pas bonnes à imprimer. On
ne sçauroit avoir trop de circonspe-*

AU LECTEUR.

*Etion à rendre le Mercure digne
d'estre toujours lû dans des lieux
d'où la moindre liberté le banniroit.
Comme beaucoup de Personnes font
la grace d'écrire à l'Auteur, il les
prie de ne point trouver mauvais
s'il se dispense de leur répondre.
Outre qu'il a besoin de son temps
pour travailler & pour s'informer
des Nouvelles de chaque Mois, il
croit répondre assez quand il met
les Ouvrages qu'on luy envoie. Les
Libraires de Province sont avertis
qu'on leur fera bon marché à pro-
portion de l'éloignement des lieux,
& de ce qu'il leur pourra coster
pour le port. Chacun n'aura qu'à
envoyer son Correspondant chez
led. Sieur Blageart, & on y fera les
Paquets tant pour les Libraires que
pour les Particuliers. Le prix des
dix Volumes de l'Année 1677. ne
sera point augmenté. Ils contiennent
les Nouvelles des douze Mois, parce*



AU LECTEUR.

qu'on a ramassé dans le premier
celles de Janvier, de Fevrier, & de
Mars, jamais Conquéranr n'ayant
fait de si grandes Conquestes que
LOUIS LE GRAND dans le cours
d'une seule Année. Il n'y a point
d'Histoire qui en fasse voir de pa-
reilles, si on a égard à la force des
Places qui ne manquoient ny d'Hom-
mes ny de Munitions. Elles auroient
esté imprénables autrefois. Tant
d'Actions surprenantes rendent ces
dix Tomes considérables. On y rend
la gloire qui est due à ceux qui
ont fait les Cōquestes, & à ceux qui
les ont chantées, & on y ramasse
mille choses curieuses qu'on n'au-
roit pu trouver ensemble, si le Mer-
cure n'avoit jamais esté fait. Les
unes auroient esté séparées; les au-
tres n'estât qu'en feuilles volâtes, se-
feroiēt perduës, & il y en auroit en
beaucoup que la négligēce de les re-
cueillir auroit empêché de cōserver,



NOUVEAU.
MERCURE
 GALANT.

TOME X.



LE vous sçay bon gré,
 Madame, de l'amitié
 que vous témoignez
 avoir prise pour le Ruifleau.
 Elle ne me surprend point,
 Vous avez l'esprit délicat, &
 j'estois persuadé en vous l'en-
 voyant, qu'il seroit favorable-
 ment reçu. Comme le meri-
 te fait effet par tout, ce Ruif-

Tome X.

A.

2 LE MERCURE

seau que vous appelez le plus galant des Ruisseaux, avoit fait un si grand bruit par les avantages que promettoit l'égalité de son cours, que toutes les Prairies qui pouvoient prétendre à ses complaisances, étoient charmées de sa reputation. Ainsi, quoy que ce soit quelque chose d'assez singulier qu'un Ruisseau Amant, celle qui eut la gloire de s'attirer son hommage, avoit déjà entendu parler de ce qu'il valoit, & vous pouvez croire que l'offre de ses soins ne luy déplût pas. Vous en jugerez par cette Réponse qu'elle luy fit, après l'avoir écouté sans l'interrompre.





LA PRAIRIE AU RUISSEAU.

Que vostre éloignement m'a fait
souffrir de peine !
Je séchois sur le pied de me voir loin de
vous ,
Je n'avois plus de Fleurs , & j'estois
entre nous ,
Semblable à ces guérets que l'on voit
dans les Plaines ;
Mais puisque je vous voy , je m'en
vay refleurir ,
Et sûre de vos Eaux , je ne sçanrois
perir.



Mais puis-je me flater que ces Eaux si
cheries ,
Ne coulent que pour moy ? n'est-il point
de Prairies
Dont l'émail éclatant puisse arrêter
vos pas ?
Je crains tout , mais enfin ie ne le pen-
se pas.

A ij

4 LE MERCURE



*Vous estes descendu d'une Source trop
pure ,*

Pour ternir par cette action

Vostre crystal, & vostre nom ;

Et si j'en croy vostre murmure,

*Vous ne serez jamais inconstant ny
parjure.*



Cependant la rapidité

*Dont je vous voy courir le long de ce
rivage ,*

Est de vostre infidélité

Vn assez funeste présage.

*Ah , si pour mon malheur , comme un
Ruissseau volage ,*

Après avoir sçeu m'engager ,

*Je voyois vostre cours ailleurs se par-
tager ,*

*De combien de fousis me verrois - je
remplie ?*

*Mais quand on va si viste, il faut qu'on
soit leger ;*

*Et si ie m'en rapporte à ce qu'on en
publie ,*

Vous estes sujet à changer.

GALANT. 3



*Je suis jalouse enfin , & quand l'Océan
 mefine ,
 Riche de tant de flots qu'il reçoit dans
 son sein ,
 Auroit pour moy quelque dessein ,
 Si son amour n'estoit extrême ,
 J'aimerois cent fois mieux un fidelle
 Ruisseau
 Qui pour Thétis , ny pour son Diadé-
 me ,
 Ne voudroit pas ailleurs puiser deux
 gouttes d'eau ;
 Voilà comme ie suis , & c'est ainsi que
 j'aime.*



*Ne me voir qu'en courant ! ah ie n'ose
 y penser ,
 Je sens à ce discours mes Fleurs se hé-
 rir ,
 Et le Cruel Hyver me donne moins d'a-
 larmes :
 Helas , où courez-vous ? coulez plus
 lentement ,
 Le Lit que ie vous offre a-t-il si peu de
 charmes ,
 Qu'il ne puisse fixer la course d'un
 Amant ?*

A iij

6 LE MERCURE



Venez vous égayer au bord de nos Fontaines,

*Leurs ondes par vostre moyen
Se trouveront en moins de rien*

*Des Hélicons, des Hippocrenes,
Car ie n'ignore pas au bruit que vous
menez*

*Que vous boüillez de vous y rendre,
C'est vainement que vous tournez,
Je sçay que c'est là vostre tendre.*

*Que vous diray-je plus ? j'ay des tapis
de Fleurs*

*Sur qui vous pourrez vous étendre,
L'Aurore chaque iour les baigne de
ses pleurs,*

*Qui composent un doux mélange
Qui fait honte à la fleur d'Orange.*



*Ah laissez-vous tenter ! au nom de nos
amours*

*Faites sur vous quelques retours,
Et coulez tout au moins avec plus de
paresse :*

*Si vous n'arrestez vostre cours,
Vous allez dans la Mer vous perdre
pour toûjours,*

GALANT.

7

Et ie ne seray plus qu'un objet de tristesse ;

*Mais c'est en vain que ie vous presse
De retarder un peu vostre extrême vitesse ,*

Et qu'un vent opposé seconde mes souhaits ;

*L'Amour & les Ruisseaux ne remontent
jamais.*



*Ie ne demande point que vous veniez
sans cesse*

*M'arroser nuit & iour , non , quelque
secheresse*

*Qui puisse me brûler, ie ne m'en plain-
dray pas,*

*Pourveu qu'en d'autres lieux, toujours
fidelle & tendre ,*

*Vos Eaux , vos cheres Eaux , n'aillent
point se répandre ;*

*Ie ne me fonde point sur mes foibles
appas ,*

*Quoy qu'un Fleuve pompeux suivy de
cent Rivieres,*

Qui sont ses humbles Tributaires,

*En superbe appareil me vienne tous les
ans*

A üij

8 · LE MERCURE

*Apporter sur mes bords cent liquides
presens.*



*Mais il faut dire tout ; c'est un Fleuve
volage*

*Dont les débordemens sans mesure ny
choix*

*S'étendent dans les Champs ainsi que
dans les Bois.*

*Qui peut s'accommoder d'un semblable
partage,*

*Ne me ressemble pas : Eussiez-vous
plus d'attraits*

*Que l'on ne voit d'Epis chez la blonde
Cérès,*

*Si vous alliez ainsi de rivage en ri-
vage,*

*Je vous préférerois le moindre Maré-
cage,*

*Et deussay-je en mourir, je romprois
pour jamais.*

La netteté de ces Vers vous
fait assez voir qu'ils viennent
de Source. Ils sont d'un Gentil-
homme qui cherche la Nature

dans tout ce qu'il fait, & qui par là ne fait jamais rien que d'agréable. Cet Ouvrage n'étant pas le seul que vous ayez veu de luy, le style vous en doit faire deviner le nom. Il y a des expressions heureuses qui le distinguent assez pour ne vous donner aucune peine à le reconnoître. Deux Marys que vous voulez bien que je me dispense de vous nommer, en prennent souvent d'inutiles sur des soupçons mal fondés qui leur font passer de méchantes heures. Ils sont tous deux dans les Charges, tous deux impitoyablement délicats sur le Point-d'honneur, & par conséquent tous deux jaloux, jusqu'à trouver du crime dans les plus innocentes conversations. La femme de l'un est une blôde

bien faite, d'une taille fine, & dégagée, l'œil bien fendu, & un visage qu'on peut dire avoir esté fait au tour. L'autre a pour Femme une grande Brune, qui a la douceur mesme peinte dans les yeux, le teint uny, le nez bien taillé, la bouche agreable, & des dents à se récrier. Ces deux Dames qui n'ont pas moins d'esprit que de beauté, ont encor plus de vertu que d'esprit, mais cette vertu n'est point farouche; & comme elles sont fort éloignées de l'âge où il semble qu'il y ait quelque obligation de renoncer aux plaisirs, le Jeu, la Comedie, l'Opera, & les Promenades, sont des divertissemens qu'elles ne se refusent point dans l'occasion. Il y a une étroite amitié entre elles, & cette amitié a peut-estre fait la

liaison des Marys qui se sont gastez l'un l'autre, en se découvrant leur jalousie. Vous jugez bien, Madame, que cette conformité de sentimens les a fait agir de concert pour le remede d'un mal qui les tient dans une continuelle inquietude. C'est ce qui embarrasse ces deux aimables Personnes, qui ne sçauroient presque plus faire aucune agreable Partie sans qu'un des Marys soit leur surveillant. A dire vray, la trop exacte vigilance n'est pas moins incommode qu'injurieuse. Quelque tendresse qu'une Femme puisse avoir pour celuy à qui le Sacrement la tient attachée, elle n'aime point à luy voir faire le personnage d'Argus. Tout ce qui marque de la défiance luy tient lieu d'outrage ; & les

12 LE MERCURE

Marys ayant leurs heures de reserve dont personne ne vient troubler la douceur , il est juste qu'ils abandonnent les inutiles à ceux qui n'en profitent jamais sans témoins. Les Dames dont je vous parle devenues inséparables & par leur veritable amitié , & par le fâcheux rapport de leur fortune , n'oublioient rien pour se dérober , quand elles pouvoient , aux yeux de leurs importuns Espions. Ce n'est pas , comme je vous l'ay déjà dit , qu'elles eussent aucune intrigue qui pût mettre leur vertu en péril , mais il suffisoit qu'on se défiast de leur conduite pour leur faire prendre plaisir à se débarasser de leurs jaloux , & c'estoit pour elles un sujet de joye incroyable qu'une Partie d'Opera ou de

Promenade faite en secret. Parmi ceux dont le Jeu leur avoit donné la connoissance (car si elles ne pouvoient s'empescher d'estre observées , elles s'estoient mises sur le pied de faire une partie de ce qu'elles vouloient) deux Cavaliers aussi civils que galants , leur avoient fait connoistre par quelques assiduez que le plaisir de contribuer à les divertir estoit un plaisir sensible pour eux. Elles meritoient bien leurs complaisances , & l'agrément de leur humeur joint à leur beauté qui n'estoit pas médiocre, pouvoit ne pas borner entièrement à l'estime les sentimens qu'ils tâchoient quelquefois de leur découvrir. Ils étoient Amis, & quand ces Belles trouvoient l'occasion de quelque

14 LE MERCURE

divertissement à prendre sans leur garde accoutumée, elles n'estoient point fâchées d'en faire la Partie avec eux. Dans cette disposition, voicy ce qui leur arriva pendant que les jours estoient les plus longs; car, Madame, je croy que le temps ne fait rien auprès de vous à la chose, & qu'une aventure du Mois de Juillet que vous ignorez ne vous plaira pas moins à écouter qu'une Aventure du Mois de Decembre. On m'en apprend de tous les costez, & ne vous les pouvant écrire toutes à la fois, j'en garde les Memoires pour vous en faire un Article selon l'ordre de leur ancienneté.

Le Jeu servant toujours de prétexte aux Dames à recevoir les visites des Cavaliers, tantost

chez l'une, & tantost chez l'autre, la Feste d'un des deux arrive. Elles luy envoient chacune un Bouquet. Cela se pratique dans le monde. Il leur en marque sa reconnoissance par des Vers galans, & par une tres-instante priere de prendre jour pour venir souper dans une fort belle Maison qu'il a aupres d'une des Portes de la Ville, où il les attendra avec son Amy. Le Party est accepté, mais l'importance est de venir à bout de la défiance des Marys qu'on ne veut point mettre de la Feste. Heureusement pour elles, il se trouvent tous deux chargez d'affaires en mesme temps. On choisit ce jour. Le Cavalier est averty. Les ordres sont donnez, & il ne s'agit plus que d'excuter. Les Dames feignent de vouloir aller surprendre une de

16 LE MERCURE

leurs Amies qui est à une lieue de Paris, & d'où elles ne doivent revenir qu'au frais. Un des Marys les veut obliger à remettre au lendemain, afin de leur tenir compagnie, & de se délasser un peu de l'accablement des affaires. Il n'en peut rien obtenir, & sur cette contestation arriva un Laquais de la Dame qui les avertit de son retour, & qu'elle viendra jouer l'aprèsdînée avec elles. Leurs mesures sont rompuës par ce contretemps. Les deux Amies dissimulent. Refuser une Partie de Jeu pour en proposer une autre qui les laisse disparoître pour tout le reste du jour, ce seroit donner de legitimes soupçons. Elles jouent, demeurent à souper ensemble apres que le Jeu est finy, & feignent d'y avoir gagné un mal de teste qui leur oste l'ap-

périt, & qui ne peut estre soulagé que par une Promenade aux Thuilleries. On met les Chevaux au Carosse. Le Mary que leur empressement à vouloir faire une Partie de Campagne sans luy, avoit déjà commencé d'inquiéter, les fait suivre par un petit homme inconnu qui entre avec elles aux Thuilleries, & les en voyant sortir incontinent par la Porte qui est du costé de l'eau, & monter dans une Chaise Roulante qu'elles avoient donné ordre qu'on y fît venir, découvre le lieu du Rendez vous, & en vient donner avis au Mary. Le coup estoit rude pour un Jaloux. Il court chez son Associé en jalousie, luy conte leur commun desastre, & luy faisant quitter les Affaires qu'il n'avoit pas en-

18 LE MERCURE

cor achevé de terminer , le mène où la Feste se donnoit. Ils trouvent moyen d'entrer dans la Court sans estre veus , & se glissent de là dans le Jardin , d'où ils peuvent aisément découvrir tout ce qui se passe dans la Salle. Elle estoit éclairée d'un fort grand nombre de Bougies. Ils s'approchent des Fenestres à la faveur de quelques Arbres fait en Buissons ; & quoy qu'ils ne remarquent rien qui sente l'intrigue dans les respectueuses manieres dont les Cavaliers en usent avec leurs Femmes , elles leur paroissent de trop bonne humeur en leur absence, & ils voudroient qu'elles ne se montraissent aimables que pour eux. Le Soupé s'acheve au son des Hautbois qui prennent le chemin du Jardin

où la Compagnie les suit. Les Marys qui veulent voir à quoy l'Avanture aboutira, se retirent dans un Cabinet de verdure où ils demeurent cachez. Les Dames ont à peine fait un tour d'Allée , qu'elles voyent l'air tout couvert de Fusées volantes , qui fortent du fonds du Jardin ; les Etoilles & les Serpentaux qu'elles font paroistre tout - à - coup , les divertissent plus agreablement que leurs Marys, qui ne sont pas en estat de gouster le plaisir de cette surprise. L'aimable Brune dont je vous ay fait le Portrait prend une de ces Fusées , & la veut tirer elle - mesme. Celuy qui donne la Feste s'y estant inutilement opposé, luy met un Mouchoir sur le cou , dans la crainte qu'elle ne se brûle. Le Mary

perd patience, il veut s'échaper. Celui qui est avec luy dans le Cabinet l'arreste , & à luy-mesme besoin d'estre arresté au moindre mot qu'il voit qu'on dit tout bas à sa Femme. Jamais Jaloux ne souffrirent tant. Ils frappent des pieds contre terre, atrachent des feuilles , & les mangent de rage , & on pretend qu'un des deux pensa crever d'une Chenille qu'il avala. Après quelques Menuets dansez dans la grande Allée , on vient dire aux Dames qu'un Bassin de Fruit les attendoit dans la Salle pour les rafraischir. Elles y retournent & n'y tardent qu'un moment , parce que minuit qui sonne leur fait une necessité de se retirer. Les Cavaliers les accompagnent jusqu'à leur Chaise roulante qu'elles quittent

pour aller reprendre leur Carrosse qu'elles ont laissé à l'autre Porte des Thuilleries, & cependant les Hautbois qui ne sont point avertis de leur départ continuënt à joüer dans le Jardin. Leur presence est un obstacle fâcheux à l'impatience des Réclus du Cabinet de verdure qui brûlent d'en sortir pour s'approcher des Fenestres comme ils ont fait pendant le Soupé. Il est vray qu'ils ne demeurent pas long-temps dans cette contrainte, mais ils n'en sont affranchis que pour souffrir encor plus cruellement. Un de ces Messieurs de la Musique champêtre estant entré dans la Salle pour demander quelque chose à celuy qui les employoit, revîét dire à ses Compagnons qu'il n'y avoit plus trouvé personne, &

22 LE MERCURE

qu'il n'avoit pû ſçavoir ce que la Compagnie eſtoit devenuë. Les Marys l'entendent, & c'eſt un coup de foudre pour eux. Leur jaloſie ne leur laiſſe rien imaginer que de funeſte pour leur honneur. Ils peſtent contre eux-mêmes de leur lâche patience à demeurer ſi long-temps témoins de leur honte, & ne doutant point que leurs Femmes ne ſoient dans quelque Cabinet avec leurs Amans, ils ſortent du Jardin, montent en haut, vont de Chambre en Chambre, & trouvant une Porte fermée, ils font tous leurs efforts pour l'enfoncer. Un Domestique accourt à ce bruit. Il a beau leur demander à qui ils en veulent. Point de réponse. Ils continuent à donner des pieds contre la Porte, & le Domestique qui

n'est point assez fort pour les retenir , commence à crier aux Voleurs de toute sa force. Ces cris mettent toute la Maison en rumeur. On vient au secours. Chacun est armé de ce qu'il a pû trouver à la hâte, & le Maître-d'Hostel tient un Mousqueton qu'il n'y a pas plaisir d'essuyer. Nos Desesperez le craignent. Ils moderent leur emportement , & on ne voit plus que deux Hommes interdits, qui sans s'expliquer enragent de ce qu'on met obstacle à leur entreprise. Comme ils ne sont connus de personne, & qu'ils n'ont point leurs Habits de Magistrature , on prend leur silence pour une conviction de quelque dessein criminel ; & afin de les faire parler malgré eux, le Maître-d'Hostel

24 LE MERCURE

envoie chercher un Commissaire sans leur en rien dire, & les fait garder fort soigneusement jusqu'à ce qu'il soit arrivé. Cependant les Cavaliers qui ont remené les Dames aux Thuilleries, reviennent au lieu où s'est donné le Repas, & sont surpris de voir en entrant qu'on amene un Commissaire. Ils en demandent la cause. On leur dit que pendant que tout le monde estoit occupé en bas à mettre la Vaisselle d'argent en sûreté, deux Voleurs s'estoient coulez dans les Chambres, & avoient voulu enfoncer un Cabinet. Il y courent avec le Commissaire qui les livre pendus dans trois jours. Jugez de l'étonnement où ils se trouvent quand on leur montre les prétendus Criminels. Le Commissaire

faire qui les reconnoist se tire d'affaire en habile-Homme, & feignant de croire que ce sont eux qui l'ont envoyé chercher, il leur demande en quoy ils ont besoin de son miniftre. Ils l'obligent à s'en retourner chez luy, fans s'éclaircir de la bévue qui l'a fait appeller inutilement; & les Cavaliers qui devinent une partie de la verité, ayant fait retirer leurs Gens, leur ofrēt telle réparation qu'ils voudront de l'infulte qu'on leur a faite fans les connoiftre. C'est là que le myftère de la Feste fe dévoile. Celuy qui l'a donnée leur découvre qu'elle eft la fuite d'un Bouquet reçu, & qu'ayant prié les Dames d'obtenir d'eux qu'ils luy fiffent l'honneur d'en venir partager le divertiffement avec elles, il avoit eu le chagrin

d'apprendre qu'un embarras imprévu d'affaires n'avoit pas permis qu'ils les pûssent accompagner ; qu'il venoit de les remener chez elles, & qu'il esperoit trouver une occasion plus favorable de lier avec eux une Partie de plaisir. Tandis qu'il ajoute à ces excuses des civilitez qui adoucissent peu à peu la colere de nos Jaloux, son Amy. envoie promptement avertir les Dames de ce qui vient d'arriver, afin qu'elles prennent leurs mesures sur ce qu'elles auront à dire à leurs Marys. Ils quittent les Cavaliers satisfaits en apparence de cette défaite, & fort résolus de faire un grand chapitre à leurs Femmes. Elles préviennent leur méchante humeur, & les voyant retourner chagrins, elles leur content en riant

la malice qu'elles leur ont faite de ne les mettre pas d'une Partie dont on avoit souhaité qu'ils fussent ; ce qui devoit leur faire connoître que quand les Femmes ont quelque dessein en teste , elles trouvent toujours moyen de l'exécuter. Les Marys se le tirent pour dit ; & ceux qui ont sçeu les circonstances de l'Histoire , assurent que depuis ce temps-là ils ont donné à leurs Femmes beaucoup plus de liberté qu'ils ne leur en laissoient auparavant. C'étoit le meilleur party à prendre pour eux. Le beau Sexe est ennemy de la contrainte, & tel le n'auroit jamais la moindre tentation de galanterie, qui n'en refuse pas quelquefois l'occasion pour punir un Mary de sa défiance.

28 LE MERCURE

Comme une peine qu'on a meritée ne donne jamais sujet de plaindre celuy qui la souffre, on peut dire tout au contraire qu'on voit rarement recompenser la Vertu sans qu'on en témoigne de la joye. C'est ce qui a paru depuis peu quand Monsieur le Comte d'Ayen a esté reçu Duc & Pair au Parlement. Ses belles qualitez luy ont acquis une estime si generale, que toute la Cour s'est interessée aux avantages que luy donne ce nouveau Rang. Il est Fils de Monsieur le Duc de Noailles, & c'est assez dire pour faire connoistre qu'il partage la Pieté, qui est comme un Bien hereditaire dans toute cette Illustre Maison. Les soins qu'il a pris de se rendre les belles Lettres familières, ne

l'ont pas empesché d'apprendre tout ce qu'on peut sçavoir dans la Guerre. Il commença de donner des marques de son courage, lors qu'on envoya du Secours aux Hollandois contre l'Evesque de Munster. Il a toujours servy depuis ce temps-là; & le Roy voulant montrer la satisfaction qu'il avoit de sa conduite, le fit l'Année derniere Marechal de Camp.

Sa Majesté a fait le mesme honneur depuis quelques jours à Messieurs de Tracy & de Rubantel. Je vous ay appris tant de choses avantageuses du premier dans ma Lettre du Mois d'Avril, que je n'ay plus rien à vous en dire, sinon qu'il a continué depuis ce temps à servir comme il avoit fait auparavant. On ne peut mieux

B_ iij

ſçavoir ſon Meſtier, avoir plus courage, ny prévoir de plus loin les choſes qui doivent arriver. M^r de Rubantel qui a le meſme Employ que luy dans les Gardes, a fait auffi paroître beaucoup de zele, de valeur & d'application, toutes les fois que l'occafion s'eſt offerte d'en donner des marques. Pluſieurs de cette Famille ont finy glorieuſement leurs jours dans le Service, & ont mérité par là de vivre toujours.

C'eſt un avantage qui eſt aſſuré à Dom Joſeph d'Ardenne, Comte d'Illes, Lieutenant General des Armées du Roy. Il eſt mort apres avoir tres-bien ſervy en ſon temps. Il eſtoit d'une Maïſon fort conſiderable, & la Nobleſſe du Rouſſillon avoit beaucoup de créance en luy.

M^r l'Abbé de Castelan est mort aussi, fort regretté de quantité de Personnes de la plus haute Qualité, qui avoient beaucoup d'estime pour luy. Il étoit Frere de M^r de Castelan Major des Gardes, dont la bonne mine & le courage estoient connus, & que nous avons perdu à Gigery.

Après ces tristes Nouvelles, voudrez-vous bien, Madame, écouter les Plaintes d'un Malheureux, que plus d'une infidelité soufferte n'a pû guerir de la foiblesse d'engager toujours son cœur ? Il les fait avec assez d'esprit pour meriter que vous perdiez un peu de temps à l'entendre ; & quoy que vous vous foyez renduë insensible aux maux de l'Amour, la maniere dont il exprime les siens vous pourra toucher.



L'AMANT TROMPÉ.

D Egoûté pour toujours des Beantex
de la Cour ,
Je pestois hautement contre leur incon-
stance ,
Et d'un Homme, ennemy déclaré de
l'Amour ,
J'affectois en tous lieux l'heureuse In-
diference.



La Chasse me plaisoit , & toujours dans
les Bois ,
Pour mieux me garantir des surprises
des Belles ,
J'évitois avec soin le piege des Ruelles ,
Et la Retraite estoit mon dernier
choix ,



Si mes traits poursuivoient quelque
Beste sauvage ,

GALANT. 33

*Je n'apprehendois point d'en estre mal-
traité,
Et des Oyseaux, d'accord dans leur
tendre ramage,
P'enviois la fidelité.*



*De leur commerce heureux le tranquille
avantage,
Me faisoit plaindre le malheur
D'un Amant qui surpris d'une douce
langueur,
Sur la foy d'un bel œil imprudemment
s'engage
A risquer en aimant, le repos de son
cœur.*



*Le mien que les dehors d'une belle ap-
parence
A s'en laisser duper avoient cent fois
reduit,
En retireroit au moins ce fruit
Qu'une assez longue experience
Le mettoit en estat de n'estre plus
seduit.*



*Mais pour ne pas aimer quand le pan-
chant y pousse,*

B v

34 LE MERCURE

*En vain nous employons nos soins ;
C'est une habitude si douce ,
Qu'on la reprend lors qu'on le croit le
moins.*



*Vn jour assis sur la Fougere ,
Je prenois des Zéphirs le frais déli-
cieux ,
Quand j'aperçeus une jeune Bergere
Dont l'éclat ébloût mes yeux.*



*L'art ne luy prestoit rien ; sa beauté
naturelle
Brilloit avec tant d'agrément ,
Que plein d'un doux saisissement ,
Au peril de ne faire encor qu'une Infi-
delle ,
Je courus rendre hommage à cet Objet
charmant.*



*Quel bonheur fut le mien ! nos cœurs
d'intelligence
Se trouverent tous deux en mesme-
temps charmez ;
Il sembloit que l'Amour jaloux de sa
puissance ,
L'un pour l'autre les eust formez.*

Depuis ce temps , unis par les plus belles chaînes ,

Nous ignorons l'usage des soupirs ;
Et dans leur pureté , sans mélange de peines ,

Nous goustions les plus doux plaisirs.



Nos flâmes chaque jour devenoient plus ardentes ,

Tout nous rendoit heureux dans ce charmant séjour ;

Et des passions violentes ,
Nous n'y sentions que celle de l'Amour.



L'ame pleinement satisfaite ,
Je n'enviois le sort ny des Rois, ny des Dieux ,

Et je préférerois la Houlette
Au Destin le plus glorieux.



Vn Habit de Berger m'en donnoit l'innocence ,

Je ne dédaignois point de garder des Troupeaux ,

Et d'accorder des Chalumeaux ,
Favorisé de l'Ombre & du Silence ,
Au doux murmure des Ruisseaux.



Tel *Insipiter* descendu sur la Terre ,
Quitta l'éclat pompeux de sa Divi-
nité ,

Et fit hommage du Tonnerre
Aux pieds d'une jeune Beauté.



L'Amour causa cette métamorphose ,
D'*Apollon* il fit un Pasteur ,
Et sur ce grand Exemple il n'est rien
que l'on n'ose
Pour se rendre maistre d'un cœur.



J'aurois plus fait encor pour toucher ma
Bergere.

Falloit-il qu'un Rival vinst corrompre
sa foy ,

Ou devoit-il assez luy plaire
Pour partager des vœux qui n'estoient
deus qu'à moy ?



L'Ingrate me trahit ; Dieux, qui l'au-
roit pû croire ?

Mon feu se reposoit sur sa simplicité ;
Cent sermens m'assuroient , elle en perdit
la mémoire ,

Et court à l'infidélité.



*Pour me vanger de l'Inhumaine ,
En vain d'un vif dépit j'écoute le
transport.
J'ay beau m'abandonner tout entier à la
haine ,
L'Amour est toujours le plus fort.*



*Mon sort a bien changé , ie pers tout ce
que j'aime ,
La douceur d'estre aimé remplissoit mes
desirs ;
On me l'oste , & le Ciel dans mon mal-
heur extrême
Me condamne peut-estre à d'éternels
soupirs.*



*Amour , toy qui d'abord me fus si favo-
rable ,
Dans cette triste extremité ,
Rens-moy cette belle Coupable ,
Ou ma premiere liberté.*

Cette Piece a quelque chose
de champestre, & je l'ay choisie
expres de ce caractere parmy

38 LE MERCURE

beaucoup d'autres que j'ay à vous faire voir, pour donner à ma Lettre une plus agreable diversité. On ne m'en a point nommé l'Autheur. J'ay sçeu seulement qu'il n'avoit pas un Génie moins heureux dans les matieres badines, que dans celles qui sont éloignées de l'enjoüement, & qu'il achevoit de mettre en Vers libres le Testament de Mademoiselle du Puy. Il n'en fut jamais un plus extraordinaire. Il fait grand bruit icy. Tout le monde en parle, tout le monde souhaite l'avoir, & je n'en ay pû encor recouvrer de Copie entiere à vous envoyer. Mademoiselle du Puy est cette celebre Joüeuse de Harpe qui mourut il y a deux ou trois mois, & voicy entr'autres Articles ce que j'ay entendu debiter du

Testament dont il s'agit. Il porte qu'il n'y auroit à son Enterrement ny Bossus , ny Boiteux, ny Borgnes , & on y trouve marqué le nombre d'Hommes mariez, de Femmes & de Filles qu'elle souhaitoit qu'on en priaist. Elle ordonne que sa Maison ne sera loüée pendant vingt ans qu'à des Personnes qui feront Preuve de Noblesse , & donne une Place pour faire un Jardin , à condition que celuy à qui elle la laissé n'y fera point planter d'Arbres nains. Vous jugez bien par là, Madame, que la Demoiselle estoit raisonnablement visionnaire. Vous en ferez encore mieux persuadée quand je vous auray appris, que comme il n'y presque personne qui n'ait son Animal favory, elle avoit des Chats qu'elle n'a pû

oublier en mourant. Ainsi elle a établey une Rente pour leur nourriture, & un Revenu considerable dont doit jouïr celuy à qui elle en confie le soin. Vous direz que cette Rente luy assurant dequoy vivre, il y a du moins quelqu'un qui profite de sa folie. La chose ne recevroit point de difficulté, si c'estoit pour ce quelqu'un que la Rente eust esté faite viagere, mais elle ne l'est que pour ses Chats; & comme elle s'éteint par leur mort, il faut qu'il meure avant eux, s'il veut empescher qu'elle ne luy manque. Elle avoit leur sans-doute que quelques Peuples avoient autrefois établey des Hospitaux pour les Chiens, & qu'il y en a encor aujourd'huy en Turquie, quoy que les Mahometans aiment moins les

Chiens que les Chats , pour lesquels ils ont une grande veneration. Pour sa Harpe qui luy avoit fait gagner tant de Bien , elle la laisse à un Aveugle des Quinze-vingts , qu'elle avoit entendu dire qui jouïoit admirablement des Instrumens.

Comme vous aimez la Musique , je vous souhaitay fort dernièrement dans une Assemblée où il y eut un tres-grand Concert. J'y recouvray les Paroles du dernier Air que feu Monsieur le Camus a composé. Vous me les avez demandées, & je vous les envoie. La belle Mademoiselle de Villeneuve les chanta avec une justesse à laquelle on ne peut rien ajoûter ; tout le monde en fut charmé, & jamais il n'y eut tant de loüanges , ny si justement données.

AIR.

N'Estes-vous point resveuse & triste quelquefois ?

De vos Rochers & de vos Bois

*N'allez-vous point chercher les plus
sombres demeures,*

*Et dans ces Lieux charmans , sensible
à mon amour ,*

Ne passez-vous point quelques heures ,

Comme j'y passe tout le jour ?

M. de Frontiniere a fait ces Paroles. Elles sont touchantes d'elles-mesmes. Jugez ce qu'elles me parurent dans la bouche d'une Personne qui est si propre à toucher. A vous dire vray , Madame , il y a un peu de risque à courir , & la beauté de Mademoiselle de Ville-neuve jointe à celle de sa voix , est quelque chose de si dange-

GALANT. 43

reux, que pour le repos de bien des Gens, il seroit à souhaiter qu'elle ne se laissast point voir quand elle chante. Voicy d'autres Paroles sur un sujet tout différent. M. Moliere en a fait l'Air depuis peu avec son succès ordinaire.

A I R.

*J' Aime l'Eau pour l'amour du Vin ;
Elle fringue mon Verre ,
Elle arrose la Terre ,
Et nourrit le Raisin.
J'aime l'Eau pour l'amour du Vin.*



Vous voulez bien, Madame, que j'ajoute quatre Vers à ces Paroles. Une Dame qui est encore fort belle, quoy que dans un âge où il semble qu'il ne soit plus permis de prétendre à la Beauté, disoit agreable-

44 LE MERCURE

ment ces derniers jours , sur le
sujet de sa Fête qui approchoit,
que sa belle saison estoit passée,
& que ce n'estoit plus pour
elle que naissoient les Fleurs.
Un Cavalier aussi galant que
spirituel , l'entendit , & le jour
de cette Feste estant venu , il
luy envoya un Bouquet de
Tubéreuses , qui sont assez
rares au Mois de Decembre.
Le Bouquet estoit accompagné
de ce Quadrain.

*La Beauté que le temps croit avoir
effacée ,
Ne vous doit point causer de pleurs ;
De ces Fleurs , belle Iris , la Saison est
passée ,
Ce sont pourtant des belles Fleurs.*

C'estoit quelque chose d'ad-
mirable que les Jardins en-
chantez du Palais d'Armide ,

où il en naissoit en tout temps & de toutes les façons. Quoy que vous soyez instruite de tout ce qui est arrivé à cette belle Princesse par la lecture du Tasse , lisez je vous prie ce qui en a esté imprimé depuis peu sous le titre des Avantures d'Armide & de Renaud. Vous en ferez satisfaite. Ce Livre est fort agreable , & vous dire qu'il est de M. le Chevalier de Meré, c'est vous dire que vous y trouverez autant de pureté de langage , que de delicateffe d'expression.

Vous ne ferez pas moins contente du Compliment que M^r Doujat eut l'honneur de faire à Monsieur le Chancelier, lors qu'il le fut saluer pour la Faculté de Droit de l'Université de Paris, dont il est le plus

46 LE MERCURE

ancien Docteur Régent. Il étoit accompagné de ses Collègues, & fut présenté par Monsieur Pelletier Conseiller d'Etat, comme il l'avoit esté en pareille rencontre par M^r de Lamoignon à feu Monsieur Daligre.



COMPLIMENT

A MONSIEUR

LE CHANCELIER.

MONSEIGNEUR,

Le juste choix que le Roy a fait de vostre Personne, pour l'élever à la plus haute Dignité de la Robe, est sans doute la plus infailible marque d'un merite achevé. Mais c'est encore une preuve bien convainquante, que ce merite est

généralement reconnu , de voir que les Loix , qui ordinairement sont muettes au milieu des Armes , prennent d'abord un tel éclat entre vos mains , qu'on n'entend de tous costez que des acclamations & des applaudissemens , pour une action pacifique , dans un temps où les Triomphes de nostre invincible Monarque font tant de bruit en tous lieux , par des miracles de guerre si continuels & si surprenans.

On peut bien , Monseigneur , les appeller surprenans , puis qu'ils n'ont point d'exemple dans toute l'Antiquité , & que l'on n'a gueres moins de peine à les croire apres qu'ils sont arrivez , qu'à les imaginer avant qu'ils arrivent. En effet , il n'y a personne qui soit capable de les concevoir , que cet incomparable Génie qui seul les sçait executer. Car enfin peut-on comprendre cette sage conduite qui pourvoit à tout ; cette activité qui est par tout ; cette intrépidité héroïque qui anime tout ; & enfin cette auguste presence qui vient à bout de tout ?

Mais peut-on assez admirer les pro-

48 LE MERCURE

diges que ces grands ressorts ont produit dans le cours de cette seule Année, qui n'est pas encore finis ? une Campagne qui en vaut plusieurs, si hantement achevée, en la Saison qu'on l'ouvroit à peine autrefois ; & recommencée avec un pareil succès, aussi-tost que les Ennemis ont finy les marches & les contremarches qu'ils ont appellées leur Campagne : plusieurs Places qu'on n'avoit osé attaquer, ou qu'on avoit attaquées inutilement en divers temps, emportées dans peu de jours : une Bataille gagnée par un autre Soy-mesme pendant deux Sieges ; ces Braves de toutes Nations forcez en un moment derriere leurs plus forts Remparts, aussi-bien qu'en rase Campagne ; & leurs prodigieuses Armées également défaites en combattant & sans combattre ?

Vostre Zele pour le service & pour la gloire du Roy, me fait esperer, Monseigneur, que vous excuserez facilement cette digression sur un Sujet si agreable, & où Vous & les Vostres avez toujours eu tant de part.

*Nous voyons, Monseigneur, dans
vos*

vos sages Conseils , dans vos soins vigilans & fideles, & dans toute vostre Vie, de grandes matieres de plusieurs Panegyriques ; & nous voudrions bien nous pouvoir acquiter de ce qui vous est dû en cette occasion. Mais le temps d'un Compliment , dont je vois bien que j'ay déjà passé les bornes , ne me permet pas de suivre cette juste inclination ; & je connois trop ma foiblesse , pour me hasarder à une si difficile entreprise. Il me suffira de dire , en passant, ce qui est connu de tout le monde , que vous sçavez joindre admirablement bien des choses qui ne se trouvent gueres d'accord que dans les Hommes extraordinaires ; un Esprit pénétrant , avec un jugement solide ; une modération sans exemple , avec une éminente fortune ; & une probité inflexible, qui ne considere personne quand il faut juger , avec une affabilité obligeante qui ne rebute personne , quand il faut écouter.

Ainsi , Monseigneur , la justice que le Roy vient de faire à vostre vertu , & à vos longs & importans Services, est un moyen assuré pour la rendre par

50 LE MERCURE

une seule action , au reste de ses Sujets ; & la connoissance que l'on a de cette verité , dont on voit déjà les effets , répand dans tous les Cœurs une ioye qui n'est pas concevable.

Cependant, Monseigneur , la Faculté de Droit ose se flater de l'espérance que dans cette commune allegresse vous aurez la bonté de distinguer son zele parmi celui des autres Corps , qui ont eu déjà, ou qui auront en suite l'honneur de rendre de semblables devoirs à Vostre Grandeur.

Pour nous attirer cet avantage , il suffiroit de l'attachement particulier qu'exige de nous la profession des Loix, dont vous estes l'Oracle & l'appuy tout ensemble.

Mais outre cette dépendance aussi glorieuse que nécessaire, aux obligations de laquelle nous tâchons de répondre par une profonde vénération, & par des vœux ardens & sinceres ; que ne devons-nous pas à V. G. pour l'inclination qu'elle a toujours témoignée de voir rétablir l'Etude de la Jurisprudence ; qui vous est chere , parce que vous la

possédez parfaitement, & parce que vous en connoissez mieux que personne l'importance & la nécessité ? Vous sçavez, Monseigneur, combien elle est déchue de sa premiere splendeur dans ce Royaume où on l'a vue si florissante pendant plusieurs Siecles.

Maintenant que vous estes en état de la vanger du mépris injurieux qu'en font ceux à qui elle est inconnue ; que pouvons-nous souhaiter de plus honorable pour V. G. & de plus utile pour le Public, si ce n'est l'entier accomplissement de vos grands & loüables desseins ; & que pour en avoir l'effet, vous puissiez servir le Roy & l'Etat dans les nobles fonctions d'une Dignité si éminente aussi longuement que dans celles de tous les autres Emplois que vous avez si dignement remplis ?

Monfieur le Chancelier reçoit cette Députation d'une maniere toute obligeante. Le merite particulier de M^r Doujat luy estoit connu, & il sçavoit

52 LE MERCURE

la reputation qu'il a permy tous ceux qui estiment les belles Lettres. La place qu'on luy a donnée dans l'Académie Francoise en est une marque. Il est originaire de Toulouse, descendu d'un Louis Doujat, qui fut pourveu le premier il y a environ 160. ans de la Charge d'Avocat General du Grand Conseil, cette Compagnie n'en ayant point eu avant luy. Un de ses Fils se fit Conseiller au Parlement de Toulouse, l'autre demeura à Paris, & depuis ce temps-là il y a toujours eu des Officiers de ce nom dans quelque une des Cours Souveraines de ces deux Villes.

Après la mort de M. du Nozet, Auditeur de Rote, M. l'Abbé Doujat dont je vous parle, fut proposé par M. de Marca

Archevesque de Toulouse, pour estre envoyé à sa place , & feu M. le Cardinal Mazarin, instruit de sa haute capacité, luy avoit fait dire qu'il se tint prest à partir ; mais les grandes Alliances & les correspondances que M^{rs} de Bourlemont avoient en Italie, jointes à quelques autres considerations importantes, firent tourner les choses, sur la priere de M^r l'Evesque de Castres depuis Archevesque de Toulouse, en faveur de Monsieur son Frere qui s'est dignement acquité de cet Employ dans des conjonctures assez difficiles. Ce changement n'eut pas lieu de le chagriner, puis qu'il fut cause de l'honneur qu'il reçut d'estre employé par feu M^r le President de Perigny, à donner à Monseigneur le Dau-

14 LE MERCURE

phin les premières teintures de l'Histoire & de la Fable. Il fut surpris des talens extraordinaires qui éclatoient en ce jeune Prince dès l'âge de six ans. Il s'agissoit de les cultiver, & cela luy donna occasion de composer un Abregé de l'Histoire Gréque & Romaine sur Velleïus Paterculus. Cet Ouvrage mérite l'approbation que luy a donnée le Public. Il a fait imprimer depuis ce temps-là un Recüeil en Latin de tout ce qui regarde le Droit Ecclesiastique particulier à la France, & ensuite une Histoire du Droit Canon. Il travaille presentement à celle du Droit Civil qui paroîtra bien-tost, & à des Notes sur Tite-Live pour l'usage de Monseigneur le Dauphin. On les imprime ; & comme le Païs

Latin n'est pas un Païs inconnu pour vous, je me persuade, Madame, que vous ne manquerez pas de curiosité pour les voir.

Dans le temps que tous les Corps se sont empressez à venir faire leurs Complimens à Monsieur le Chancelier, sur le nouveau rang où le Roy l'a élevé, les Muses ne sont pas demeurées muettes; & voicy des Vers qui ont esté adressez à M. Calpatri, Maistre des Comptes.

POUR MONSIEUR
LE CHANCELIER.

LOÜIS le Grand, & le plus grand
des Rois,

*Ne peut faire que de grands choix,
Et celuy-cy n'a rien, Calpatri, qui m'é-
tonne.*

C. iiij

56 LE MERCURE

*C'est un grand Monarque qui
 donne,
 Et c'est un grand Sujet par soy, par ses
 Emplois
 Qui reçoit, dès long-temps fidele à la
 Couronne,
 Capable aussi plus que personne
 Par les soins qu'il a pris des Armes &
 des Loix,
 De soutenir l'éclat dont Thémis l'envi-
 ronne.
 Enfin c'est le TELLIER, tout utile à
 la fois
 Au Public, à l'Etat, ce Ministre
 d'élite
 Dont le Prince aujourd'huy couronne
 le merite.*

Il est certain que le choix
 que le Roy a fait de Monsieur
 le Tellier pour la plus impor-
 tante Charge de l'Etat, a esté
 reçu avec les acclamations de
 toute la France, & c'est ce qui a
 donné lieu aux deux Quadrins
 suivans. La Justice parle dans
 le premier.

QUATRAIN.

JE ne veux plus songer qu'à goûter le
repos ,

Que vient de me donner le plus grand
des Héros :

Ainsi si je parois n'estre plus occupée,
Le Pere a ma Balance , & le Fils mon
Epée.

A U T R E.

LOÜIS par sa rare prudence
En soulageant Thémis, montre que
par son choix ,

Il veut que le TELLIER en tiennè
la Balance ,

Quand son Fer est tenu par l'Il-
stre LOUVOIS.

Je sçay , Madame , que ces
témoignages de joye & de res-
pect rendus à ce grand Mini-
stre, n'auront rien de surprè-

58 LE MERCURE

nant pour vous à qui tout son mérite est connu ; mais il vous le fera sans doute d'apprendre la Conversion de l'Indifferent à qui vous avez tant de fois reproché l'air tranquille qui paroît dans toutes ses actions , & cette Philosophie soit naturelle , soit artificielle dont il se pique , quoy que la plûpart des Gens la regardent en luy comme un défaut. Le croirez-vous , Madame ? Il aime, & apparemment il ne cessera pas si-tôt d'aimer, car quand l'Amour s'est une fois rendu maistre de ces cœurs Philosophes qui luy ont long-temps résisté , comme il ne seroit pas assuré d'y rentrer quand il voudroit , il n'abandonne pas aisément la place. Voicy ce que j'en ay pû découvrir. Il voyoit souvent une jeu-

ne & fort aimable Personne, & n'avoit commencé à la voir que parce qu'elle aime les Livres & qu'elle a l'esprit tres-éclairé.

Après luy avoir donné ses avis sur les lectures qu'elle devoit faire pour ne rien apprendre confusément, il s'offrit à luy servir de Maistre pour l'Italien, & à force de luy faire dire, *j'aime*, dans une autre langue que la sienne, il souhaita d'en estre veritablement aimé. Ses regards parlerent, & comme c'estoit un langage que la Belle n'entendoit pas, ou qu'elle feignoit de ne point entendre, il ne put s'empescher un jour de luy reprocher son peu de sensibilité. Elle se défendit de ce reproche sur l'estime particulière qu'elle avoit pour luy. Vous sçavez, Madame, que

C vj

l'estime ne satisfait point un Amant. Il luy declara qu'il en vouloit à son cœur , & qu'il se tiendrait malheureux tant qu'elle luy en refuseroit la tendresse. La Belle détourna ce discours , & fit si bien pendant quelque temps , qu'il ne pût trouver aucune occasion favorable de le poursuivre. Il devint chagrin , & rêvoit aux moyens de faire expliquer celle qu'il aimoit , quand on le vint consulter sur des Vers écrits d'une main qui luy estoit inconnue. Il est du mestier , & ceux que vous avez veus de sa façon , vous donnent assez lieu de croire qu'on s'en pouvoit rapporter à luy. Il prit le papier qu'on luy donna, & leut ce qui suit sans s'attacher qu'à la netteté de la Poësie.

Pourquoy m'avoir fait confidence
 Que vous en vouliez à mon cœur?
 Il faut que contre vous il se mette en
 défense,
 Je dois vous empêcher d'en estre le
 vainqueur.



Je ne m'estois point apperceüe
 Que tous vos petits soins deussent m'ê-
 tre suspects,
 Et quand j'en faisois la revue,
 Je les prenois pour des respects.



Ah, que ne m'avez vous laissée,
 Cruel Tircis, dans cette douce erreur !
 Vous me voyez embarrassée.
 On l'est toujours quand il s'agit du
 cœur.



Il faut prendre party, je ne dois plus
 attendre,
 Mais si vous m'attaquez, comment
 vous repousser ?
 Quand on sent le besoin qu'on a de se
 défendre,
 Il est déjà bien tard de commencer.

62 LE MERCURE

Ces Vers luy parurent d'un caractere doux & aisé. Il le dit d'abord à celuy qui luy en demandoit sa pensée, & vous pouvez juger de sa surprise quand on l'assura que c'estoit le début d'une Fille qu'il approuvoit. Ce mot le frapa. Il se souvint de la conversation qu'il avoit eüe avec sa belle Ecoliere. Tout ce qu'il venoit de lire s'y appliquoit, & cette pensée le fit entrer dans des transports de joye incroyables; mais il cessoit de se les permettre, si-tost qu'il faisoit reflexion que ces Vers estoient trop bien tournez pour estre le coup d'essay d'une Personne qui n'en avoit jamais fait, & qui ne se piquoit point du tout de s'y connoistre. L'incertitude luy faisant peine, il resolut d'en for-

tir. Il rendit visite à la Belle, luy parla d'une nouveauté qui faisoit bruit, leut ces Vers dont il avoit pris une copie, l'observa en les lisant, & l'en ayant veu sourire, il l'embarassa si fort, qu'il luy fit enfin avouer que c'estoit elle qui les avoit faits. Elle ne luy fit cet aveu qu'en rougissant, & en luy ordonnant de les regarder comme un simple divertissement que sa Muse naissante s'estoit permis, & dont elle avoit voulu le rendre Juge des-interessé, en luy cachant qu'elle s'estoit meslée de rimer. La réserve ne l'étonna point, il comprit sans peine ce qu'on vouloit bien qu'il crust, & abandonna son cœur à sa passion. Celle qui la cause en est fort digne. Vous estes déjà convaincuë de son esprit par

64 LE MERCURE

ses Vers, & je ne la flate point en adjouçant qu'elle est assez belle pour se pouvoir passer d'esprit, quoy qu'il semble que ce soit estre belle & spirituelle contre les regles, que d'estre l'un & l'autre en mesme temps. Si vous la voulez connoistre plus particulièrement, imaginez-vous une Brune qui a la taille tres-bien prise, quoy que mediocre; le plus bel œil qu'on ait jamais veu, la bouche également belle, le teint & la gorge admirables, & outre tout cela un air doux & modeste qui ne vous la rendra nullement suspecte de faire des Vers. Voila son veritable Portrait. Tout ce qu'on luy reproche pour défaut, c'est un peu trop de mélancolie, une défiance perpetuelle d'elle-mesme, & une timidité qu'elle

a peine à vaincre , mesme avec ceux dont elle ne doit rien apprehender. Les Vers d'une si aimable Personne n'estoient pas de nature à demeurer sans réponse, & quand nostre Amant Philosophe n'auroit pas esté Poëte il y avoit déjà long-tems, c'estoit là une occasion à le devenir. A peine deux ou trois jours s'estoient-ils passez , que la Belle reçut un Pacquet dans lequel elle ne trouva que cette Lettre. Elle estoit dattée du Parnasse & avoit pour Titre



A P P O L L O N,
A LA JEUNE IRIS.

VOs Vers aimable Iris, ont fait du bruit icy ,

66 LE MERCURE

*On vous nomme au Parnasse une petite
Muse.*

*Puis que vostre début a si bien réüssy,
Vous irez loin, ou je m'abuse.*

*Nos Poètes galans l'ont beaucoup ad-
miré ,*

*Les Femmes Beaux Esprits , telle que
fut la Suze ,*

Pour dire tout, l'ont un peu censuré.



*Je suis ravy que vous soyez des nostres.
Être le Dieu des Vers seroit un sort
bien doux ,*

*Si parmy les Autheurs il n'en estoit
point d'autres*

Que des Autheurs fait comme vous.



*J'ay sur les beaux Esprits une puissance
lentiere ,*

Ils reconnoissent tous ma Jurisdiction.

A vous dire le vray c'est une Nation

*Dont je suis dégoûté d'une étrange ma-
niere.*



*Et mesme quelquefois dans mes brusques
transports ,*

*Peu s'en faut qu'à jamais je ne les
abandonne ;*

*Mais si les beaux Esprits estoient de
jolis Corps ,*

*Je me plairois à l'employ qu'on me
donne.*



*Dés que vous me ferez l'honneur de
m'invoquer ,*

*Fiez-vous-en à moy , je ne tarderay
guerre ,*

*Et lors que mon secours vous sera ne-
cessaire ,*

*Assurez-vous qu'il ne vous peut
manquer.*



*Je vous diray pourtant un point qui
m'embarasse ;*

Vn certain petit Dieu fripon ,

*(Je ne sçay seulement si vous sçavez son
nom ,*

*Il s'appelle l'Amour) a poussé son an-
dace*

Jusqu'à me soutenir en face ,

Que vos Vers sont de sa façon ,

*Et pour vous , m'a-t-il dit , consolez
vous de grace ,*

68 LE MERCURE

*Ce n'est pas vous dont elle a pris
leçon.*



*Quoy qu'il se pare en vain de ce faux
avantage,
Il a quelque sujet de dire ce qu'il dit;
Vous parlez dans vos Vers un assez
doux langage,
Et peut-estre apres tout l'Amant dont
il s'agit
Jugeroit que du cœur ces Vers seroient
l'ouvrage,
Si par malheur pour luy vous n'aviez
trop d'esprit.*



*N'allez pas de l'Amour devenir l'Eco-
liere,
Ce Maistre dangereux conduit tout de
travers,
Vous ne feriez jamais de Piece regu-
liere
Si ce petit Broüillon vous inspiroit vos
Vers.*



*Adieu, charmante Iris, j'auray soin
que la Rime,*

Quand vous composerez, ne vous refuse rien.

Mais que ce soit moy seul au moins qui vous anime,

Autrement tout n'iroit pas bien.

La Belle n'eut pas de peine à deviner qui estoit l'Appollon de la Lettre, mais elle resva quelque temps sur un petit scrupule délicat qui luy vint. Elle n'eust pas esté bien-aise qu'on luy eust fait l'injustice de donner à l'Amour tout l'honneur des Vers qu'elle avoit faits, mais elle ne pouvoit d'ailleurs pénétrer par quel interest son Amant avoit tant de peur qu'on ne les attribuât à l'Amour; & si elle luy avoit defendu de croire qu'ils fussent autre chose qu'un jeu d'esprit où son cœur n'avoit point de part, elle trouvoit qu'il eust pû se dispenser de

luy conseiller aussi fortement. qu'il faisoit de ne se servir jamais que des Leçons d'Apolon. C'estoit luy faire connoistre qu'il n'avoit souhaité que foiblement d'estre aimé ; & le dépit d'avoir répondu trop favorablement à sa premiere declaration, luy faisoit relire sa Lettre, pour voir si elle n'y découvroit point quelque sens caché qui pût affoiblir le reproche qu'elle s'en faisoit, quand on luy en apporta une seconde d'une autre main. Elle l'ouvrit avec précipitation, & y lût ces Vers.





L'AMOUR, A LA BELLE IRIS.



Avez-vous lû mon nom sans chan-
ger de couleur ?

Vostre surprise , Iris , n'est-elle pas ex-
trême ?

Rassurez-vous ; mon nom fait toujours
plus de peur

Que ie n'en aurois fait moy-même.



Vostre Ouvrage galant , début assez
heureux ,

Entre Apollon & moy met de la ja-
lousie.

Il s'agit de sçavoir lequel est de nous
deux.

Vostre Maistre de Poësie.



Franchement , Apollon n'est pas d'un
grand secours ,

72 LE MERCURE

*En matiere de Vers ie ne le craindrois
guere ,
Et ie le défiérois de faire
D'aussi bons Ecoliers que i'en fais tous
les iours.*



*Quels travaux assidus pour former un
Poëte ,
Et quel temps ne luy faut-il pas ?
On est quitte avec moy de tout cet em-
barras ;
Qu'on aime un peu, l'affaire est faite.*



*Cherchez-vous à vous épargner
Cent preceptes de l'Art , qu'il seroit
long d'apprendre ?
Vne rêverie un peu tendre ,
En un moment vous va tout enseigner.*



*J'instruis d'une maniere assez courte &
facile ;
Commencer par l'Esprit c'est un soin
inutile ,
Fort long du moins , quand mesme il
réussit.*

Je

*Je vais tout droit au Cœur , & fais plus
de profit ,*

*Car quand le Cœur est une fois docile,
On fait ce qu'on veut de l'Esprit.*



*Quand vous fistes vos Vers , dites-le
moy sans feinte ,*

*Les sentiez-vous couler de source &
sans contrainte ?*

*Je vous les inspirais , Iris , n'en doutez
pas.*

*Si sortant lentement & d'une froide
veine ,*

*Syllabe après syllabe ils marchaient avec
peine ,*

C'estoit Apollon en ce cas.



*Lequel avoüez-vous , Iris , pour vostre
Maître ?*

*Je m'inquiète peu pour qui vous pro-
nonciez ;*

Car enfin ie le pourrois estre

Sans que vous-mesme le sceussiez.



*Je ne penserois pas avoir perdu ma
cause,*

Tome X.

D

74 LE MERCURE

*Quand vous décideriez en faveur d'un
Rival ;*

*Et mesme incognito , si j'avois fait la
chose ,*

*Mes affaires chez-vous n'en iroient pas
plus mal.*



*Mais quand ie n'aurois point d'autre
part à l'Ouvrage ,*

Sans contestation j'ay donné le siet.

C'est toujours un grand avantage ,

Belle Iris , j'en suis satisfait.

Cette seconde Lettre éclaircit entierement le doute de la Belle. Elle ne fut pas fâchée de voir que celuy qui avoit si bien parlé pour Apollon , n'eust pas laissé le pauvre Amour indéfendu , & elle vit bien qu'il ne luy avoit proposé les raisons de part & d'autre , que pour l'engager à décider lequel des deux avoit plus de part à les Vers, ou de l'Esprit , ou du Cœur, Là

GALANT. 75

Question estoit délicate. On la pressa long-temps de donner un Jugement. Elle se récuſoit toujours elle-mesme, & s'estant enfin resoluë à prononcer, voicy un Billet qu'elle fit rendre à son Amant pour Apollon.

*Sire Apollon, ce n'est pas une affaire
Que deux ou trois Quatrains que j'ay
faits par hazard,
Et ie croy qu'apres tout vous n'y per-
driez guere
Quand l'Amour seul y devoit avoir
part.*



*Ne vous alarmez point ; s'il faut nom-
mer mon Maistre,
Je iureray tout haut que mes Vers sont
de vous.
Ils couloient pourtant, entre nous,
Comme Amour dit qu'il les fait
naistre.*

Je croy, Madame, que sans
en excepter Petrarque, & Laure

D ij

76 L E M E R C V R E

d'amoureuse memoire , voila l'intrigue la plus poëtique dont on ait jamais entendu parler , car elle l'est des deux costez. Nous ne trouvons point les Vers que la belle Laure a faits pour répōdre à ceux de Petrarque ; mais cette Laure-cy paye son Petrarque en même monnoye, & l'attachement qu'ils ont l'un pour l'autre s'est tellement augmēté par cet agreable commerce de Poësie, qu'ils semblent n'avoir plus de joye qu'en se voyant. Je les attens au Sacrement, s'ils vont jamais jusques-là ; car il n'y a guere de passions qu'il n'affoiblisse , & l'Amour dans l'ordinaire, demeure tellement déconcerté par le Mariage , qu'on a quelque raison d'assurer qu'il n'a point de plus irréconciliable Enemy.

Ce n'est pas pourtant une regle absolument generale, & ce que je vay vous dire d'une jeune Personne de la plus haute Qualité, vous en fera voir l'exception. Il y a peu de temps qu'elle est mariée, & les belles qualitez de l'Epoux qu'elle a eues heureux le rendent si digne de posseder tout son cœur, qu'elle n'a point mis de bornes à sa tendresse. Elle voudroit le voir dans tous les momens du jour, & vous pouvez juger du plaisir qu'elle s'en fait par le genre de consolation qu'elle choisit dernièrement pendant un Voyage qu'il fut obligé de faire sans elle à la Cour. Elle se souvint d'avoir veu son Portrait dans un lieu où elle avoit tout pouvoir. Elle y courut, le détacha elle-mesme de l'endroit où il avoit

D iij

78 LE MERCURE

esté placé , le fit porter à sa Chambre , passa la plus grande partie de la nuit à le regarder , & je ne sçay si elle ne luy fit point de tendres caresses. Si toutes les Femmes aimoient avec une aussi forte passion , il n'y auroit pas un si grand nombre de Marys Coquets , & on seroit ravy de trouver chez soy l'Amour Complaissant que le chagrin engage quelquefois à chercher ailleurs. Quelque estat de vie qu'on ait embrassé , il est toujours bon d'avoir une grande exactitude à s'aquiter des devoirs qu'il nous impose. Nous en voyons la récompense en la Personne de Monsieur l'Abbé du Plessis de Gesté de la Brouriere, dont la longue application à remplir toutes les obligations de son caractère , luy a fait me-

riter le choix que le Roy a fait de luy pour luy confier la conduite de l'Eglise de Xaintes dont il fut sacré Evesque ces derniers jours. S'il succede à un grand Prelat qui fut fort aimé dans ce Diocese, sa doctrine & sa pieté, jointes à son humeur honneste & obligeante, ne luy gagneront pas moins les cœurs des Peuples qu'on luy a commis. Il y avoit quinze ans qu'il estoit Grand Vicaire de Paris. Il est Docteur de Sorbonne, & d'une tres-Illustre Famille d'Anjou.

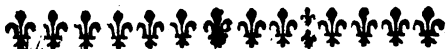
Le Roy qui aime à répandre ses bienfaits par tout, a gratifié M^r l'Abbé Daquin, Fils de son Premier Medecin, de l'Abbaye de la Seube pres de Bordeaux ; & comme Sa Majesté n'oublie jamais les Services qu'on luy rend, Elle a recom-

D iiiij

80 LE MERCURE

pensé ceux de M^r. de Puylegur,
qui a esté long-temps Lieute-
nant Colonel & Mestre de
Camp du Regiment de Pied-
mont, par une Abbaye qu'Elle
luy a donnée dans Toul. Pren-
dre ce party est une maniere
fort honnesté de dire adieu au
Monde après avoir exposé sa
vie pour son Prince, pendant
un fort grand nombre d'années.
Des Adieux de cette sorte ne
me paroistront jamais devoir
estre retractez ; mais vous allez
voir, Madame, que j'avois quel-
que sujet de n'en pas croire en-
tierement celuy qui pretendoit
l'avoir dit pour toujours aux
Muses. Ses Amis n'ont pû souf-
frir qu'il se dérobat plus long-
temps la gloire qui luy est deuë.
Ils l'ont fait connoistre, & j'ay
à vous apprendre qu'il s'appelle

M. Ferrier: Les loüanges qu'il a
reçeuës sur le tour aisé qu'il
donne à ses Vers, l'ont engagé
à faire un Ouvrage Galant
qu'on croit déjà sous la Presse.
On ne m'en a pû dire le Titre,
mais vous pouvez juger de
quelle beauté il sera par cette
Elegie qui en doit faire le com-
mencement. Elle donne lieu
de conjecturer que cet Ouvra-
ge contiendra les manieres qui
peuvent faire acquérir l'estime
du beau Sexe aux honnestes
Gens, & on ne peut douter que
cette matiere ne soit traitée de-
licatement par un Homme qui
pense juste, & qui écrit avec
une fort grande netteté.



ELEGIE.

MAistre de tous les Dieux dont
 les subtiles flâmes
 Ne brûlent point les cœurs sans éclairer
 les ames ,
 Amour , c'est à toy seul que consacrant
 mes Vers ,
 Je vay de tes secrets instruire l'Uni-
 vers.
 Ainsi , dans mes écrits revelant la
 science ,
 De tes droits sur les cœurs j'étendray
 la puissance ,
 Et ma Muse à ton Temple appelant
 les Mortels ,
 Fera de toutes parts encenser tes Au-
 tels ;
 Ces Vers dont je te fais un heureux sa-
 crifice ,
 A m'en récompenser engagent ta ju-
 stice.
 Quoy , pourrois-tu me voir Esclave re-
 buté.

*D'une ingrate Maistresse effuyer la
fierté ,*

*Moy , qui par des avis aussi sours que
fidelles ,*

*Montre l'art de toucher les Maistresses
cruelles ?*

*Non, Amour, tu le vois, qu'il est de ton
honneur*

*D'employer tous tes soins au soin de mon
bonheur.*

*Je ne demande pas qu'à mes vœux fa-
vorable ,*

*A toutes les Beautés tu me rendes ai-
mable ,*

*Je n'étens pas si loin mes projets amou-
reux ,*

*Et ce n'est que Philis que demandent
mes vœux ,*

*Philis que j'aime en vain , & dont l'in-
différence*

*Par de longues froideurs éprouve ma
constance.*

*Mais cette ame insensible aux preuves
de ma foy ,*

*Le sera-t-elle encore si tu combats pour
moy ?*

D vj

84 LE MERCURE

*Si j'obtiens sur son cœur une entière vi-
toire,*

*Le fruit que j'en auray t'en assure la
gloire.*

*Pour toy plus que pour moy sois jaloux
de tes droits,*

*Aux cœurs indifferens fais réverer tes
Loix,*

*Et soumettant l'orgueil d'une Beauté
rebelle,*

*Fay luy sentir pour moy ce que je sens
pour elle.*

*Pendant que je pouissois ces regrets
amoureux,*

*L'Amour vint me promettre un destin
plus heureux.*

*Toy qu'un zele si fort attache à mon
service,*

*Esperer tous, dit-il, quand je te suis
propice :*

*Tu m'as fait une offrande à n'oublier
jamais.*

*Et mes graces pour toy préviendront tes
souhais.*

*Des Dieux pour les Mortels la bonté
sans mesure,*

*D'un peu d'encens brûlé les paye avec
usure;*

*Mais en est-il aucun de ces Dieux bien-
faisans ,*

*Qui puisse par ses dons égaler mes pre-
sents ?*

*Helene , de Paris fut le digne salaire
Dés qu'on l'eut veu juger en faveur de
ma Mere.*

*Julie , aux yeux de Rome , au milieu de
la Cour ,*

*D'Ovide , par mes soins favorisa l'a-
mour.*

*Crois-tu que maintenant à tes vœux
moins propice ,*

*Je manque de puissance , ou manque de
justice ,*

*Moy qui sans borne juste , & puissant
en tous lieux ,*

*Au rang de mes Sujets compte mesme
les Dieux ?*

*Ainsi , que ta Philis s'arme d'indife-
rence ,*

*Elle doit sa tendresse à ta perseve-
rance.*

*Ne crains rien , & fidelle aux yeux qu'à
t'ont charmé ,*

*Aime , le Dieu d'Amour t'assure d'estre
aimé.*

86 LE MERCURE

*Ah , Philis , voudrois-tu démentir les
Oracles ,
Aux biens qu'il me promet opposer des
obstacles ?
Non , sans doute , & ton cœur moins re-
belle à ses loix ,
Suivra l'avis d'un Dieu qui parle par
ma voix .
Si tu n'écoutes point son fidelle Inter-
prete ,
Au moins de ta raison entens la voix
secrete ,
Qui te sollicitant de te laisser charmer ,
Te dit tout bas qu'un cœur n'est fait
que pour aimer .
Aux douceurs de l'amour ne sois donc
plus contraire ,
On ne peut en joïir qu'autant que l'on
sçait plaire ,
Et le Soleil , d'ailleurs si juste dans son
cours ,
D'un plus rapide pas mesure nos beaux
jours .
La Nature , que regle une haute Pru-
dence ,
En joignant de si près la mort à la
naissance ,*

*Semble nous avertir qu'il nous faut
ménager*

*Jusqu'au moindre moment d'un temps si
passager.*

*Quelque courte en effet que puisse estre
la vie,*

*Elle pourroit suffire à remplir nostre
envie,*

*Si donnant libre effor à nos jeunes desirs,
Dès que l'on peut les prendre on prenoit
les plaisirs.*

*Mais loin que la raison regle nos de-
stinées,*

*Nous perdons sans aimer nos plus bel-
les années,*

*Et lors que la vicillesse efface nos
appas,*

*Nous cherchons les Amours & ne les
trouvons pas.*

*Ne croy point que des ans l'injurieux
outrage*

*Epargne par respect les lis de ton vi-
sage.*

*Non, Phylis, la beauté doit un jour te
quitter.*

*Avant qu'elle te quitte il en faut pro-
fiter.*

C'est assurément un fort grand secret en toutes choses, que de sçavoir profiter du temps. Il est le maistre de tout, & c'est luy qui a fait renouvel-
 ler depuis peu l'Alliance que le Prince d'Orange avoit déjà avec la Maison Royale d'Angle-
 terre. La feu Princeesse d'Oran-
 ge sa Mere, estoit Sœur de Char-
 les II. qui regne à present, &
 vous estes trop sçavante dans
 l'Histoire pour ignorer que ce
 jeune Prince qui vient d'épou-
 ser la Princeesse Marie Fille du
 Duc d'Yorck, est de l'illustre &
 ancienne Maison de Nassau, qui
 a eu l'avantage de donner un
 Empereur. Les Princes de ce
 nom n'ont pas esté seulement
 Comtes de l'Empire, ils y ont
 tenu long-temps le premier
 rang, & cette Branche particu-

liere, a joint à une naissance qui en voit peu au dessus d'elle, un merite si éclatant & une valeur si extraordinaire, que si LOÜIS LE GRAND n'avoit fait la Guerre & gouverné ses Peuples d'une maniere qui n'a point encor eu d'exemple, les grands Hommes dont le Prince d'Orange descend, pourroient servir de modele à tous ceux qui cherchent la Gloire par la Politique & par les Armes. Quant à ce qui le regarde, on peut dire qu'il a toutes les qualitez qui sont à souhaiter dans une Personne de son rang. Il est brave autant qu'un General d'Armée le peut estre, & son malheur ne l'a point empesché de faire paroistre son courage dans toutes les occasions qu'il en a pu rencontrer. Trouvez bon

96 LE MERCURE

que je m'explique. Je n'appelle point malheur le mauvais succès d'une entreprise, qui selon les événemens ordinaires, n'en doit point avoir un heureux. Aussi n'est-ce point ce genre de malheur que le Prince d'Orange a éprouvé. Il n'a rien entrepris que sur des apparences favorables, & ayant autant de valeur qu'il en a, il auroit infailliblement réüssy en d'autres temps, & contre de plus foibles Ennemis. Le péril ne l'étonne point. Il s'expose, se trouve par tout, & ne fait pas moins l'office de Soldat que de Capitaine; mais il est malheureux d'estre né dans le Siecle de Louis XIV. & d'avoir en teste un Conquérant à qui rien n'est capable de résister. C'est ce qui redouble la gloire du

Roy , & les loüanges qu'on doit aux Ministres & aux Generaux qui agissent & combattent sous ses ordres. Nous gagnons des Batailles & prenons des Places en peu de temps, mais ce n'est point sans obstacle. On nous oppose de grandes forces , on se bat , on vient au secours ; & si la Victoire nous demeure , le Prince d'Orange emporte toujours l'honneur d'avoir beaucoup entrepris. La jeune Princesse qu'il a épousée est grande & bien-faite , mais je ne suis point encor assez instruit de son merite pour vous en parler. Il est difficile qu'elle n'en ait beaucoup, estant Fille d'un Prince qui peut regarder sa naissance, toute Royale qu'elle est , pour le moindre de ses avantages. Il est brave , gene-

92 LE MERCURE

reux , fort aimé dans l'Angleterre , & on ne le peut estre de tout un grand Peuple, qu'on ne s'en soit montré digne par les plus éminentes qualitez.

Le Mariage qui est le plus fort lien de la Société civile , auroit de grandes douceurs si elles n'estoient pas le plus souvent troublées par la mort. C'est une cruelle peine à éprouver, & Madame du Vauroüy , Soeur de M^r de Ribere , qui a esté depuis peu Lieutenant Civil, nous le fait connoître. Elle a pleuré si amèrement depuis quelques mois la perte d'un Mary à qui elle avoit donné toute sa tendresse, qu'elle est enfin morte elle-mesme apres des souffrances extraordinaires. Elle estoit belle , jeune , spirituelle & digne de vivre plus longtemps qu'elle n'a fait.

M^r Musnier de Mouligneuf, Conseiller au Parlement, est mort aussi. Ils estoient trois Freres Conseillers, dont il y en a un à la Grand'Chambre.

On meurt par tout, & hors la guerre aussi - bien que dans les occasions de peril. M. d'Audijaux avoit levé un Regiment de Dragons pour le service du Roy à Messine. C'estoit-là, les armes à la main, que vray-semblablement il devoit perir, & cependant il y est mort de maladie. Il avoit du cœur, & on n'a guere veu d'Homme plus entreprenant.

Cette indispensable necessité de mourir doit avoir quelque chose de bien rigoureux, puis que les Fleurs qui ne meurent que pour renaistre, ne sont pas satisfaites de leur destin. La ré-

94 LE MERCURE

ponse qu'elles font à l'illustre
& belle Madame Des-Houli-
eres qui les avoit consolées là-
dessus avec tant d'esprit, en est
une preuve. Celuy qui les fait
parler est d'Aix en Provence, &
je croy que ce qu'elles ont à
dire ne vous déplaira pas à
écouter.



REPONSE DES FLEURS, A MADAME DES-HOULIERES.

S*I nous naissons souvent, c'est pour
mourir de mesme,
Et pour mourir d'abord.
Un matin passager nous voit changer de
sort,*

GALANT. 95

*Plaignez, Amarillis, nostre malheur
extrême.*

*En est-il un plus grand pour de jeunes
appas,*

*Que d'estre le butin d'un si soudain
trépas ?*

*La Loy de mourir tost est une Loy trop
dure,*

Où nous assuiettit l'inégale Nature.

*On fait plus de pitié qu'on ne fait de
jaloux,*

Quand on dure aussi peu que nous.

*Il faut que nous mourions à la fleur de
notre âge*

En attendant le retour du Printems.

On se console peu d'un futur avantage,

*Quand on peut se passer d'attendre un
autre temps.*

Que nous sert-il que le Zephire

*Si délicatement auprès de nous sou-
pire,*

*Qu'il soit insinuant, que son esprit soit
doux,*

Si dans le tems qu'il nous caresse,

Et nous marque de la tendresse,

*La mort vient, & finit tout commerce
entre nous ?*

96 LE MERCURE

*Vous dites cependant ; Jonquilles , Tu-
béreuses,*

*Vous vivez peu de jours , mais vous
vivez heureuses ,*

Quand on a de beaux iours,

Il n'est pas bon qu'ils soient si courts.

*Nulle de nous pourtant ne conserve
l'envie*

De se voir prolonger la vie,

*Quand il s'en faut priver pour parer
vos Moutons*

De Guirlandes & de Festons.

*Sans peine & sans regret chacune alors
se donne*

Avec ses plus vives couleurs.

*Pour qui peut en mourant leur servir de
Couronne ,*

*Mourir bientôt n'est pas le plus grand
des malheurs.*

Voyez , Madame, comme je
me laisse insensiblement em-
porter à l'enchaînement de la
matiere. Je vous devois faire
part dès le Mois passé des Ce-
remnies qui s'observent à l'ou-
verture

verture du Parlement. Le nouveau succès des armes du Roy en Allemagne dont j'ay eu à vous écrire , me les ayant fait remettre jusqu'à celuy-cy , cet Article sembloit devoir estre un des premiers de ma Lettre , & je ne vous en ay pas encore dit la moindre chose. On sçait que la coustume est tous les ans de faire des Harangues à cette Ouverture. Ceux qui n'y vont point n'en sçavent rien davantage , & peut-estre même que la plûpart de ceux qui y vont n'en reviennent gueres plus sçavans. Voicy par ordre tout ce qui s'y passe.

Le lendemain de la Saint Martin , le Parlement en Corps & en Robes rouges entend la Messe dans la Grand'Salle du Palais. C'est toujours un Evê-

98 LE MERCURE

que qui la dit. Elle a esté célébrée cette année par celuy de S. Omer. Le Parlement rentre apres l'avoir entenduë ; & remercie l'Evesque, qui luy témoigne de son costé tenir à honneur d'avoir esté choisi pour cette Ceremonie par un si Auguste Corps, Les Avocats & les Procureurs prestent le Serment en suite ; apres quoy Monsieur le Premier President traite une partie de la Compagnie, & quelques uns de Messieurs des Enquestes. Les Séances ne recommencent que le Lundy de la huitaine franche d'apres la S. Martin.

Le mesme jour de cette Ouverture, Messieurs de la Cour des Aydes font des Harangues entr'eux qu'on peut appeller Mercuriales, puis qu'elles n'ont



pour but que de faire voir en quoy les Juges manquent, & ce qu'ils doivent faire pour répondre dignement aux obligations de leurs Charges. Messieurs les Présidens & Conseillers de cette Cour s'estant assembles cette année à leur ordinaire, Monsieur le Camus qui en est le Chef prit la parole, & apres s'estre long-temps étendu sur la difference qu'il y avoit de l'intégrité & de la pureté de vie des Siecles passez, à la corruption qui s'est glissée dans celui-cy, & avoir montré par un discours fort net & fort éloquent, que nous estions très-éloignez de cette candeur qui estoit inséparable de tout ce qui se faisoit dans ces temps heureux, il fit voir les desordres qui naissent des Jugemens trop

précipitez , & marqua fortement que les Juges ne pouvoient apporter trop de précaution avant que de prononcer sur l'intérêt des Parties. Voicy une comparaison dont il se servit. Souvenez-vous , Madame , que tout ce que je vous dis est fort imparfait , & que les pensées que je vous explique perdent beaucoup de leur grace , dénuées des vives expressions qui les mettoient dans leur jour.

De même , dit - il , que les Eaux qui se répandent dans les Campagnes par divers détours , y portent la fertilité & l'abondance , ainsi quand les Magistrats accompagnent leurs Jugemens de toutes les reflexions nécessaires pour développer avec soin les différens intérêts des

Particuliers , leurs Arrests se trouvent soutenus de cette équité dont Dieu recommande aux Hommes de ne s'éloigner jamais. Au contraire lors que ces Eaux se débordent avec l'impétuosité d'un Torrent , elles les gâstent , elles y mettent la sterilité ; ce qui est en quelque façon l'image des Juges , qui se laissant emporter au premier feu de leur génie , & ne prenant pour regle de leurs Décisions que leur entestement , & leur opiniâtré , confondent le bon droit avec le mauvais , & font injustement des malheureux.

Le sujet que M. du Boisminillet , Avocat General de la Cour des Aydes , prit pour son Discours , fut la connoissance de la Verité. Il montra qu'elle

1162 LE MERCURE

étoit si nécessaire aux Juges, que
 sans elle ils ne pouvoient goûter
 de véritable plaisir dans le mon-
 de, ny jouir d'une fortune assu-
 rée. Il fit voir que ce que
 l'Homme appelle Fortune, con-
 sistoit dans sa seule élévation,
 que nous cherchions cette éle-
 vation par tout, & que nous tâ-
 chions de nous la procurer à
 nous-mesme, en abaissant ceux
 en qui nous décotivions plus
 de merite qu'en nous, ce qui
 estoit cause qu'il nous fâchoit
 naturellement d'entendre louer,
 au lieu que la Satyre nous don-
 noit toujours de la joye, parce
 qu'elle a l'adresse de changer
 les vertus en defauts, & que
 nous ne trouvons point d'abais-
 sement pour les autres qui ne
 nous semble une espece d'éle-
 vation pour nous; mais qu'en-

fin cette Fortune estoit injuste sans la connoissance de la Verité. Il adjôta que la Fortune & les Plaisirs estoient les deux principaux motifs qui nous faisoient agir dans la vie, que c'étoit sur eux que tous les autres rouloient, & que nous estions obligez de prendre party. Ce raisonnement fut suivy d'un grand Eloge de Monsieur le Chancelier, qui attira un applaudissement general.

Le Lundy que le Parlement recommence ses Séances, qui est le jour où les Audiances sont ouvertes, & qu'on appelle Jour des Harangues, M. le Premier President parle aux Avocats, & apres leur avoir fait connoistre leur devoir il finit en adressant la parole aux Procureurs. C'est ce qui s'est toujours pratiqué,

E. iij

& ce qui se pratiqua encor la dernière fois. Monsieur de Lamignon, avec cette gravité de Magistrat si digne de celuy qui tient le premier rang dans ce grand Corps, dit d'abord que c'estoit pour la vingtième fois qu'il voyoit renouveler l'ancienne Ceremonie depuis que la Iustice s'expliquoit par sa bouche sur toutes les obligations que les Avocats avoient contractées avec elle par le Serment de fidelité qu'ils luy avoient solennellement juré; que dans cette longue révolution d'années qui avoit passé comme un songe, il avoit vu changer presque tout le Barreau, & qu'à peine y restoit-il encor quelques-uns de ceux qui estoient alors dans une si haute reputation, & que l'âge

ou l'infirmité avoient contraints d'abandonner un employ si labourieux. Il exagéra fort le mérite de ces Avocats celebres, & dit qu'il sembloit qu'ils n'eussent pas eu plus de durée que ces Etoilles élémentaires qu'on voit se détacher du Ciel dans un temps calme, qui marquent par une trace de lumière leur chute précipitée & qui se perdent pour jamais dans l'obscurité de la nuit. Il les compara ensuite à des Torches ardentes qui jettent une fort grande lueur, qu'on ne voit paroître que pour la voir s'évanouir dans le même temps. Il ajouta que leur mémoire vivroit toujours dans le Parlement, où l'idée en estoit si forte, & le souvenir si agreable, qu'il estoit comme impossible de ne pas croire qu'ils

E v

fussent encor presens, & qu'on entendist leur voix parmy cette multitude d'Avocats qui venoient en foule pour écouter. Il les exhorta tous à se rendre infatigables dans leur employ comme avoient fait ceux dont il leur parloit, & leur fit voir qu'ils estoient d'autant plus obligez de s'en acquiter dignement, que nostre grand Monarque, au milieu des soins qui demandoiēt toute son application pour ce qui regardoit la Guerre, ne perdoit jamais celuy de conserver l'éclat de la Justice & de maintenir ses interets, ce qu'il avoit encor fait paroistre depuis peu de jours en luy donnant pour Chef un grand Homme dont le choix avoit esté prévenu par les vœux de toute la France, & suivy de ses plus sinceres acclamations.

M. l'Avocat General Lamignon son Fils parla apres luy, M. Talon estant tout couvert de la gloire que ces sortes de Harangues font acquerir. Son Exorde fut que si les Discours que la coustume veut qu'on fasse en de pareils temps n'estoient considerez que comme des Essais d'Eloquence semblables à ces Concerts de Musique qui flatent l'oreille sans penetrer le cœur, ce seroit un abus de porter la parole dans un si Auguste Parlement pour maintenir les interets de la Justice, en representant aux Avocats à quoy les oblige le Serment qu'ils renouvellent tous les ans. Il poursuivit en faisant connoistre que la perfection de ce Serment consistoit dans la verité, la justice & le jugement ;

E vj

Que sans ces trois conditions tous les Sermons estoient des Parjures, & les Parjures, la source de tous les malheurs; Qu'ainsi les Payens avoient dévoué à la colere du Ciel, & à l'execration de la Terre, ceux qui se trouvoient coupables des deux plus grands crimes qu'on puisse commettre dans le monde, l'un d'avoir méprisé la Divinité qui préside aux Sermons, & l'autre d'avoir violé la Verité, sans laquelle les plus sages Legislateurs marquoient qu'il n'y avoit point de Religion parmi les Hommes, ny de fidelité parmi les Dieux. Il finit par une peinture de l'honneste Homme qu'il exhorta les Avocats de se proposer pour modelle, afin que s'appliquant avec plus d'ardeur à rendre justice qu'à chercher les

occasions de s'enrichir, ils eussent un zele parfait à défendre la verité.

Le Mercredy suivant on tient la Mercuriale. M^r le Premier President parle à Messieurs les Gens du Roy, qui luy ayant adressé la parole ensuite, continuent en l'adressant aux Juges en general. M. de Lamoignon, Chef de ce grand Corps, tourna son Discours la derniere fois sur la Verité. Il dit que les Juges estoient dans une obligation indispensable de la chercher sans se mettre en peine de la calomnie, ny de ce qu'on pourroit dire contre eux quand'ils feroient leur devoir; Qu'ils étoient dans un rang élevé, mais exposé à tout; Qu'en cherchant cette Verité, ils devoient craindre qu'on ne les persuadât trop ai-

fément ; Que chacun croyant avoir droit , croyoit en même-temps que la Verité estoit pour luy , & que cependant elle ne pouvoit estre que d'un costé ; Que pour la bien découvrir au travers des voiles qui l'enveloppent , ils devoient tout entendre , ne rebuter personne , & si cela se peut dire , écouter jusqu'à l'injustice mesme , pour n'avoir aucune negligence à se reprocher ; Que tout leur devant estre suspects , ils le devoient estre à eux-mesmes ; Que les Amis se laissant aveugler par leurs Amis , tâchoient à persuader des injustices aux Juges , dans la pensée qu'ils ne leur demandoient rien que de juste , & qu'ainsi ils avoient sujet de se défier de tout , & particulièrement d'un Sexe qui ayant des

privileges particuliers , vouloit
 toujours estre crû , & ne prioit
 jamais qu'avec quelque forte
 d'autorité. Il finit par quantité
 de belles choses qu'il dit sur la
 grandeur du Roy , & sur la fide-
 lité que les Juges doivent à leur
 conscience , à sa Majesté , & à
 leur ministère.

Monsieur de Harlay Procureur General parla en suite. Il dit que le repos faisoit subsister toute la Nature ; Que Dieu même en avoit étably un jour dans chaque Semaine ; que les Corps apres avoir travaillé tout le jour, estoient obligez de se délasser la nuit pour reprendre de nouvelles forces , & qu'ainsi on avoit ordonné les Vacations afin que l'Esprit se reposast des fatigues de l'année , & pust s'appliquer aux Affaires avec une

nouvelle vigueur ; mais qu'au lieu d'employer ce relâchement à l'usage auquel on l'a destiné, beaucoup de Juges rentroient aussi crus qu'auparavant, il explique ce terme, adjoûtant qu'ils n'avoient point assez digéré les pressans devoirs qui leur sont imposez par leurs Charges, & qu'ils ne s'estoient point mis dans l'estat où il faut estre pour s'en acquiter ; Qu'il les conjuroit de mieux profiter du temps, & que ce fust pour la dernière fois, s'ils remarquoient qu'ils en eussent jamais abusé. Après cela il entra dans le détail de ce que doit sçavoir un Juge, & ayant parlé des Ordonnances, du Droit Civil, & de quelques autres dont la connoissance luy estoit absolument necessaire, il tomba sur la foiblesse des Hom-

mes si sujets à se tromper eux-mêmes , ou à se laisser tromper. Il leur fit connoître que la prévention estoit la chose du monde la plus dangereuse , puis que l'Innocence en pouvoit souffrir ; & leur ayant marqué ce défaut comme un des plus grands & des plus préjudiciables qu'ils pussent avoir , il les exhorta à songer sérieusement à s'en défendre , & à ne donner jamais de Jugement sans avoir examiné jusqu'aux moindres circonstances des Affaires sur lesquelles ils avoient à prononcer.

Je vous ay déjà priée , Madame , de ne regarder ce que j'avois à vous dire sur cette matiere , que comme une ébauche qui a esté faite confusément sur des Portraits achevez. Ce sont moins en effet les pensées de

ces grands Hommes, que quelque chose de leurs pensées. Ils leur ont donné un tour qu'il ne m'est pas possible de trouver, & j'en laisse beaucoup que la memoire de ceux qui les ont entendus avec admiration ne m'a pû fournir.

Ce qui m'en cause tous les jours, & qui en cause sans doute à toute l'Europe, c'est de voir qu'en quelque lieu que ce puisse estre, & pour quelque occasion que ce soit, les Armes du Roy portent la terreur où elles paroissent. Voyez ce qui est arrivé, quand Sa Majesté sollicitée par les Mécontents de Hongrie de les secourir dans leur oppression, resolut enfin de les assister. Elle fit donner ses ordres à M^r de Boham par M^r le Marquis de Bethune son Ambassadeur Ex-

traordinaire en Pologne, & on y trouva des François tous prest à marcher. Il n'est pas surprenant qu'il y en eust. Ils courent par tout apres la Gloire, & dès que la paix est en France, ils vont chercher à se signaler chez tous les Princes Chrétiens qu'ils sçavent en Guerre. M^r de Boham qui en avoit appris le mestier parmy les Braves de ces deux Belliqueuses Nations, assembla des Troupes en peu de temps. Il le fit avec d'autant plus de facilité, que les Polonois qui ne respirent que les armes, ne prennent souvent aucun autre aveu que celui de leur courage pour s'engager. L'ardeur de la gloire, & l'activité qui est ordinaire aux François, luy furent d'ailleurs un grand avantage pour luy faire amasser prompt-

ment quatre mille huit cens Hommes effectifs avec lesquels il alla au secours de Mécontans. Remarquez, Madame, que je ne vous ay rien dit d'abord que de veritable. Les succès avoient esté balancez depuis plusieurs années en Hongrie, Nos François y arrivent. Ils n'ont encor joint que peu de Hongrois, & ils gagnent une celebre Victoire. Il est vray que les Polonois qu'ils commandoient y ont eu part, ayant montré d'as cette fameuse Journée la mesme valeur qu'ils avoient fait paroistre tant de fois sous le Grand Marechal Sobieski, que son merite extraordinaire a mis dans le Trône, & qui estant devenu leur Roy, ne les a pas moins accoustumez à vaincre qu'auparavant. Plus de mille morts sont demeurez sur la

place, sans compter ceux qui se sont noyez. Joignez à cela plus de huit cens Prisonniers , avec toutes les dépouilles , & vous avouerez que cet avantage peut passer pour une pleine Victoire. M. de Boham a fait voir dās cette occasion toute la prudence & toute la conduite d'un grād Chef avec la fermeté d'un Soldat. M. le Chevalier d'Alembon porta ses ordres par tout, & paya de sa personne d'une maniere qui fit connoistre que le peril ne l'étonnoit pas. Il ne se peut rien adjoûter aux marques de courage que donna M. de Sorbual qu'on vit toujours à la teste des Troupes Hondroises. M. le Marquis de Guenegaud ne quitta point celle de la Cavalerie. Il arresta les Ennemis qui voulurent forcer le Poste qu'il gardoit, & les empes-

118 LE MERCURE

cha mesme de passer. Il est Fils de M. de Guenegaud qui a esté Tresorier de l'Epargne. M. de Chanleu commandant l'Infanterie, donna l'exemple à son Regiment, & alla Pique baissée aux Ennemis. M. de Valcour premier Capitaine du Regiment de Boham ne se fit pas moins remarquer. Je ne vous nomme point les Polonois, Hongrois & Tartares qui se signalerent, il y en eut beaucoup, & vous n'aurez pas de peine à le croire, puis qu'ils combattoient avec des François, & qu'il est impossible qu'en leur voyant faire des choses surprenantes, on ne tâche de les imiter. Leur entrée en Hongrie n'a pas esté seulement suivie de la Victoire, elle a obligé deux grâdes Comtez qui souffroient sans oser se declarer à se ranger du party

des Mécontents , dont enfin le Manifeste a paru touchant les justes raisons qui leur ont fait implorer l'assistāce du Roy Tres-Chrestien. Depuis tout ce que je viens de vous marquer, ces Peuples oppressez ont encor remporté des avantages considérables. Il n'y a pas lieu d'en estre surpris , puis que la France s'en mēse. Voyez, Madame; ce que fait le Nom du Roy. Il se declare, & la Victoire devient infaillible, mais si ces Armes se font redouter par tout, ses Triomphes sont en mēme temps l'inépuisable matiere des Eloges de tout le monde; & ceux que l'embarras des Affaires du Public oblige à rompre commerce avec les Muses, cherchent à le renouër pour ne demeurer pas muets quand il s'agit de la gloire de ce grand

Monarque. Vous n'en douterez point quand vous aurez leu ce Sonnet de M. de Brion Conseiller au Parlement.

Sonnet pour le Roy.

*Destins, veillez toujours pour conserver
ce Roy ,
De vos soins assidus le plus parfait ou-
vrage.
Ne l'abandonnez point , lorsque son
grand courage
Luy fait porter par tout la terreur &
l'effroy.*



*Quoy qu'il traïsne toujours la Victoire
apres soy ,
Comme il court sans rien craindre ou la
gloire l'engage ,
Dans les divers perils que son grand
cœur partage ,
Du soin de le garder faites-nous une
Loy.*

Vous



*Vous avez employé plus de cinq mille
années*

*A former de LOUIS les nobles de-
stinées ;*

*Vostre plus grand effort nous paroist au-
jourd'huy.*



*Ne livreZ donc jamais à la fureur des
Parques*

*Ce Roy victorieux , la gloire des Mo-
narques ,*

*Vous ne sçauriez donner un plus grand
Roy que luy.*

Cette verité est si constante,
que le plaisir d'admirer ses gran-
des Actions adoucit les maux de
ceux qui souffrent ; & cet autre
Sonnet de M^r l'Abbé Flanc ar-
resté dans la Conciergerie par
ses malheurs , en est une mar-
que.



Au R O Y, Sonnet.

Roy seul de tous les Roys digne
 d'estre imité,
 Ta grandeur m'ébloüit, & ma Muse
 tremblante
 S'égare & se confond de voir, lors qu'on
 te vante,
 Ton mérite plus grand que ta félicité.



Tu portes tous les traits de la Divinité,
 Au seul bruit de ton Nom l'Europe
 s'épouvante,
 Et les Faits invincibles de ta main si puis-
 sante
 Feront l'étonnement de la Postérité.



Mais lors que tu parois environné de
 gloire,
 Qu'en tout temps tes Drapeaux devan-
 cent la Victoire,
 Qu'un seul de tes desseins suspend tout
 l'Univers;



Que du fier Espagnol les Villes sont conquises,

Qu'à l'éclat de tes Lys les Aigles sont soumises,

*A t'admirer, Grand Roy, j'adorois
tous mes fers.*



Ce sentiment n'est pas seulement commun à tous les François. Le General Major Harang qui fut pris à la tournée de Cokberg, n'a pû s'empescher de trouver du bon-heur dans une disgrâce qui luy a procuré le plaisir de voir la plus belle Cour de l'Europe, & le plus grand Monarque du monde. Il en a receu depuis peu une Epée toute couverte de Diamans. Entre autres choses que l'excès de sa joye luy fit dire au Roy pour le remercier d'une si glorieuse marque de son estime, il

F ij

dit qu'il alloit substituer cette Epée dans sa Famille, afin que ses Descendans ne perdissent jamais le souvenir de l'honneur que luy avoit fait un si grand Prince.

Sa Majesté qui connoist parfaitement le merite & qui se plaist à récompenser les services qu'on luy a rendus, a donné la Lieutenance - Colonelle du Regiment de Picardie à M. de Villemander qui en estoit premier Capitaine, & celle du Regiment de Normandie à M. de Guilerville qui estoit en la même qualité à la teste de ce Corps.

Vous avez sçeu, Madame, que M. l'Abbé de Grandmont qui estoit Agent du Clergé, avoit esté nommé par le Roy à l'Evesché de S. Papoul. Vous ap-

prendrez aujourd'huy qu'il fut sacré il y a quelques jours à Pezenas par Monsieur le Cardinal de Bonzi, Archevesque de Narbonne & President des Etats, assisté de Messieurs les Evesques de Beziers & de Montpellier. Les Etats s'y trouverent en Corps. Monsieur le Duc de Verneüil Gouverneur de Languedoc, & M. Daguesseau Intendant ausdits Etats, & Commissaire du Roy, ne manquerent pas aussi de s'y rendre; & comme une pareille Cere'monie n'avoit esté faite depuis long-temps dans cette Province, une infinité de Personnes des Villes voisines y fut attirée par la curiosité. Monsieur le Cardinal de Bonzi traita en suite magnifiquement Monsieur le Duc de Verneüil, avec les Commissaires

116 LE MERCURE
du Roy , & tous les Evesques.
Celuy dont je vous parle est
Neveu de M. de Grandmont ,
qui estoit Agent perpétuel des
Estats de Languedoc , & qui fut
à feu M. le Duc d'Orleans. Son
merite l'avoit mis dans une fort
grande consideration. M. le mar-
quis de Montanegre n'assista
point à cette Cerémonie , parce
qu'il estoit party quelques jours
auparavant pour aller faire vé-
rifier au Parlement de Toulouse
ses Provisions de Lieutenant de
Roy de la Province. On ne dou-
te point qu'elles n'y soient re-
ceues avec joye par la connois-
sance qu'on a de ses services , &
de la justice qu'on luy a ren-
due. Vous m'avez marqué que
vous l'estimez ; & comme je
sçay que vous serez bien-aïse
que je vous parle de luy toutes

des fois que l'occasion s'en offrira, j'auray soin de vous satisfaire.

Cependant apres vous avoir entretenue de la grande Assemblée qui s'est faite à Pezenas, je ne puis m'empescher de vous dire quelque chose de celle qui se fit icy dernièrement au College du Plessis, où M. l'Abbé de Boistel soutint des Theses de Philosophie dédiées à M. le Marquis de Louvois, qui honora l'Acte de sa presence. Un nombre infiny de Gens de la premiere qualité y assista, quelques Dames mesmes y trouverent, & la capacité du Soutenant y parut avec éclat. Il est Fils de M. le Boistel, si connu par l'important Employ qu'il exerce sous ce ministre, mais plus encor pour estre un des plus obligeans &

F iiij

des plus honnestes Hommes de France. Je sçay que la matiere des Theses est peu galante, & que ce n'est pas un Article qui doive estre employé souvent dans mes Lettres ; mais quand les choses ordinaires, & dont je n'ay pas accoustumé de vous parler, sont accompagnées de circonstances extraordinaires, elles meritent bien que vous les sçachiez. Ce qu'il y eut de nouveau dās cet Acte soustenu, c'est qu'on donna en François à toutes les Dames le Compliment Latin qui est au deffous du Portrait de M. de Louvois, sans cela elles auroient esté privées du plaisir que leur causa l'Eloge de ce Grand Ministre. Je vous ay parlé de luy dans toutes mes Lettres, quoy que je ne l'aye pas toujours nommé, il y a si peu de

personnes qui luy ressemblerent, qu'ils ne vous a pas dû estre difficile de le reconnoistre. Apres les glorieuses veritez que je vous en ay dites, il est bon que vous les entendiez d'une autre bouche, & que je vous explique au moins en peu de mots le sujet du Compliment de M^r l'Abbé le Boistel. Il commence par l'élevation de M. le Tellier à la Charge de Chancelier de France, qu'il regarde comme une preuve éclatante que le Roy a voulu donner à toute l'Europe de l'amour qu'il a pour ses Peuples, il vient de là au mérite de M^r le Marquis de Louvois, que des travaux sans relâche ont entierement devoüé à la gloire de son Maistre. Il dit que jamais Prince n'ayant couru à l'immortalité à si grands

pas, jamais Ministre n'avoit si promptement applany les difficultez qui auroient pû l'arrester ; Qu'il venoit plutôt à bout luy seul de fournir aux besoins de quatre Armées, que plusieurs ensemble ne fournissoient autrefois aux necessitez d'une fetele ; Que quelques desseins qu'on eut formez, les choses se trouvoient toujours executées avant qu'on eut sçeu qu'elles le devoient entreprendre ; Que par les soins qu'il prenoit à maintenir la Discipline Militaire dans toute son exactitude, le passage des gens de guerre ne sembloit estre par tout que celui d'une Colonie d'Amis ; & que le somptueux Bastiment des Invalides, rendroit un eternal témoignage de sa bonté pour les Soldats auxquels il avoit procu-

ré un azile glorieux, pour le reste de leurs jours, quand l'âge ou les blesseures les rendoient incapables de continuer leurs services.

Ces pensées sont beaucoup mieux tournées dans une langue à laquelle la force de l'expression est particulière. Vous y suppléerez, s'il vous plaît, Madame, & pour marque de la reconnaissance que j'en auray, je vous envoie une seconde Lettre de M. Petit, écrite comme la première à M. le Duc de S. Aignan. Vous aimez tout ce qui regarde la gloire du Roy, & son stile qu'il appelle badin, ne deshonore peut-estre pas la matière qui luy fait peur. Lisez, je vous prie, & m'en dites vostre pensée.

De Roëen le 9. Decembre, 1677.

MONSIEUR,

Ce n'a pas esté sans surprise que j'ay
 veu dans le dernier Tôme du Mercure
 les vers badins qu'il y a deux ou trois
 mois que je pris la liberté de vous en-
 voyer. Ce m'est, Monseigneur, une
 marque bien glorieuse & bien obligeante
 de l'honneur de vostre souvenir; & com-
 me ce n'a pû estre que par vos ordres
 qu'ils ayent eu place dans ce recueil de
 Pièces Galantes, je ne vous suis pas mé-
 diocrement obligé de la bonté que vous
 avez de vouloir detourner mon nom en-
 sueli en Province depuis une assez lon-
 gue suite d'années. Mais, Monsei-
 gneur, je suis si accoustumé à recevoir
 de vous des graces que je ne merise
 point, que je dois peu m'en donner de cet-
 te dernière, qui m'engage plus que ja-
 mais à vous honorer, & à pousser juf-
 qu'où elle peut aller la passion toute plei-
 ne de respect avec laquelle je suis,

MONSIEUR,

Vostre très humble, très obéissant, & très
 oblige Serviteur, PETIT.

CHer Dup, apres ce Compliment,
 Et ces humble Remercimens
 Un peu sérieux pour ma Plume,
 Dont (vous le sçavez) la coutume
 Est d'écrire en style badin,
 Sans se piquer de rien de fin;
 Trouvez bon qu'elle s'y remette,
 Et que ma Muse, humble Soubrette
 De celle dont les charmes si doux
 Vous font faire mille taloux,
 Vous entretienne à l'ordinaire,
 Songeant que je suis vostre Frere
 En Apollon, l'aymable Dieu,
 Qui de cent plaisirs me tiens lieu.
 Et certes j'aurois peine à dire,
 Si le feu badin qui m'inspire,
 Me touche ou plus, ou moins au Cœur,
 Que celui du Dieu dont l'ardeur
 Fait desesperer l'Idolatre,
 D'une Coquette acariatre,
 Qui rit des traits du Dieu Fripon;
 Mais il n'en est plus, on dit on,
 Les Coquettes sont fort dociles,
 Comme au bout jours on prend des Villes
 (Secret de nostre Mars François,
 Plus Roy luy seul que trente Rois).

134 LE MERCURE

En huit iours sans autre remise ,
 La plus fine Coquette est prise .
 Quoy qu'il en soit , j'aime à rimer ,
 Et ma Muse sçait s'animer ,
 Quand à Vous s'adresse sa rime ;
 Mais , n'est-ce point commettre un crime
 Que de vous dérober du temps
 Au milieu des plaisirs charmans ,
 Dant la plus belle Cour du monde ,
 Pour l'un & l'autre Sexe abonde ?
 Dans cette Cour où le Soleil
 Brille en son superbe appareil ,
 Où des Beutez faites à plaire ,
 Où des Heros hors du vulgaire
 Forment un éclat qui surprend
 Je sçay qu'il faut que tout soit grand ,
 Et d'une splendeur sans pareille .
 Ainsi donc , ce n'est pas merveille
 Si par tout où paroît LOUIS
 On voit des brillans inouis .
 Vous tenez-bien là vostre place ,
 Et, sans que rien vous embarrasse ,
 Vostre plus ordinaire employ ,
 Est d'admirer nostre Grand Roy ,
 Dont le Bras, secondant la Teste ,
 Adjoûte Conqueste à Conqueste .
 Tout le monde en est étonné ;

Dès que son Canon a tonné,
 Les Villes en craignent la foudre,
 Et de peur qu'on les mette en poudre,
 Surprises de ses grands Exploits,
 Viennent se ranger sous ses Lois.
 Si l'on voyoit des Faits semblables,
 Dans l'Histoire; ce sont des Fables,
 Et des Fictions, diroit-on :
 Mais, certes, le pauvre Lyon,
 Et l'Aigle, battus de l'orage,
 Connoissent trop à leur dommage,
 Que ces Exploits par tout vantez,
 Sont de senres realitez.
 Nos Muses fort embarrassées
 Vont au silence estre forcées,
 Ayant dit que ce nouveau Mars,
 Passe de bien loin les Cefars,
 Les Alexandres, les Achilles,
 Et les plus grands preneurs de Villes,
 Elles pensent avoir tout dit ;
 C'est jusqu'où va leur bel esprit.
 Puis se trouvant loin de leur Compte,
 Elles confessent avec honte,
 Qu'elles n'en on pas dit assez,
 Et que trop de Faits entassez
 De leur éclat les ébloïssent,
 Et font que leurs rimes tarissent.

136 LE MERCURE

Mais, digne Duc, permettez-moy,
 De dire icy, que ce grand Roy
 N'a rien qui luy soit comparable
 Dans l'Histoire, ny dans la Fable.
 Quelques-uns veulent qu'il soit né
 Sous un Astre bien fortuné,
 Et sous une Etoile invincible ;
 Mais c'est à ce Heros terrible
 Oster de sa Gloire un Fleuron.
 Son Astre est, son cœur de Lion ;
 Et son Etoile, sa Prudence,
 Son grand sens & sa Vigilance.
 C'est luy qui monte les ressorts,
 Qui font mouvoir tout ce grand Corps
 De Combatans, sous qui tout tremble ;
 Et mesme dans le temps qu'il semble
 Que ce Heros se divertit,
 Sa Teste incessamment agit.
 Ses Ordres si justes se donnent,
 Que les Ennemis s'en estonnent,
 Et la mesme peur qu'il leur fait,
 Quand il est dans le Cabinet,
 Ou la Gloire avec luy raisonne,
 Que quand il commande en Personne.
 Enfin, pour finir ce Discours,
 C'est le Miracle de nos jours.
 Mais ma Muse est bien temeraire,

Ne le trouvez-vous pas, cher Frere ?
 Toujours en Apollon, s'entend,
 Car il est assez important,
 Pour le respect que je vous porte,
 D'adoucir l'endroit de la sorte.
 C'est trop que d'élever mes Vers
 Au plus GRAND ROY de l'Univers ;
 Mais si je manque de prudence,
 J'attens de vous quelque indulgence.
 Sçachant que de ce Demy-Dieu
 La haute Gloire vous tient lieu,
 D'un plaisir si grand, qu'il surpasse
 Tous ceux de la premiere Classe.
 Et que lors que le juste Encens
 Qu'on doit à ses rares talens,
 Fume pour ce Prince adorable,
 Rien ne vous est plus agreable.
 Ah ! que n'en ay-je du meilleur ?
 Et que je me plairois, Seigneur,
 A faire le Panegyrique
 De ce Grand Roy tout Heroïque !
 Je m'en trouve l'esprit si plein,
 Que j'ay laissé-là le dessein
 De faire une lettre badine ;
 Mais, apres tout je m'imagine
 Que vous me le pardonneriez,
 Et que meisme vous m'en louerez.

Quoy qu'il semble que ce stile soit trop simple pour estre propre aux grandes matieres, il ne laisse pas d'avoir de la grace. Je voudrois en avoir autant à vous conter dans le mien, une Aventure de Musique qui a causé depuis peu de grands embarras à bien de Gens. Un Homme considerable & par son bien & par l'employ qu'il a dans la Robe, estant demeuré veuf depuis quelque temps, avec une Fille unique, n'avoit point de plus forte passion que celle de la marier. La garde luy en sembloit dangereuse, & il croyoit ne pouvoir s'en défaire jamais assez tost. Ce n'est pas qu'elle n'eust beaucoup de vertu, & qu'ayant esté toujours élevée dans une fort grande modestie, elle ne fust incapable de man-

quer à rien de ce qu'elle se devoit à elle-mesme ; mais une Fille qui a vingt ans , de l'esprit & de la beauté , n'est point faite pour estre cachée, il y a des mesures de bien-seance à garder, & un Pere que les Affaires du Public occupent continuellement, ne sçauroit mieux faire que de remettre en d'autres mains ce qui court toujours quelque péril entre les siennes. Tant de vertu qu'il vous plaira, une jeune Personne a un cœur, ce cœur peut estre sensible, & on a d'autant plus à craindre qu'il ne le devienne , que l'Esprit se joignant à la Beauté, attire toujours force Adorateurs. La Demoiselle dont je vous parle étoit faite d'une maniere à n'en pas manquer si les scrupules du Pere n'y eussent mis ordre. On la

voyoit, on l'admiroit dans les Lieux de devotion où il ne luy pouvoit estre defendu de se mōtrer, mais elle ne recevoit chez elle aucune Visite, si vous exceptez celles de cinq ou six Parentes ou Voisines qui luy tenoient cōpagnie avec assez d'assiduité. Ce qu'elle regrettoit le plus des divertissemens publics, dont elle ne jouïssoit que par le rapport d'autrui, c'estoit l'Opéra. Elle avoit la voix fort belle, sçavoit parfaitement la musique, & n'aimoit rien tant que d'entēdre biē chanter. Deux ou trois de ses Amies avoient le même talent & la même inclination, & la plus grande partie du temps qu'elles se plaïsoient à passer ensemble, estoit employé à de petits Concerts de leur façon. L'une d'elles avoit un Frere grand Musicien,

& c'estoit sur ses Leçons qu'elles apprenoit aux autres ce qu'il y avoit de plus agreable & de plus touchant dans les Opéra. La Belle brûloit d'envie de le mettre de leurs Concerts, on luy disoit mille biés de luy, & il n'en entendoit pas moins dire d'elle à sa Sœur. Ainsi ils furent prevenus d'estime l'un pour l'autre avant qu'il leur fut permis de se connoistre, & la difficulté qu'ils y trouverent leur en augmenta le desir. On parla au Pere, qui se montra plus traitable qu'on ne l'esperoit. Le pretexte de la musique fut le seul dont on se servit pour obtenir la permission qu'on luy demandoit. Il ne voulut point envier à sa Fille l'unique plaisir qu'il sçavoit estre capable de la toucher; & le Cavalier ne luy paroissant point d'une Fortune

à former des prétentions d'alliance, il consentit à la priere que sa Sœur luy avoit faite, de trouver bon qu'elle l'amenaſt. Ils ſe virēt donc, ils ſe parlerent, ils chanterent , & ſans ſ'eſtre apperceus qu'ils euſſent commencé à ſ'aymer, ils ſentirent en peu de tēps qu'ils ſ'aymoient. Il n'y avoit rien que de tendre dans les Airs que le Cavalier venoit apprendre à la Belle ; il les chantoit tendrement , & à force de les luy faire chanter de meſme , il mit dans ſon ame des diſpoſitions favorables à bien recevoir la declaration qu'il ſe hazarda enfin à luy faire. Ses regards avoient parlé avant luy , & ils avoient eſté entendus ſans que les Amies de la Belle en euſſent penetré le ſecret. Elles impu-
toient au ſeul deſſein d'animer

les paroles qu'il chantoit, ce qui estoit une explication passionnée des sentimens de son cœur. Il trouva enfin l'occasion d'un teste-à-teste. Il ne la laissa pas échaper, & il employa des termes si touchans, à faire connoître toute la force de son amour à la charmante Personne qui le causoit, qu'elle ne pût se défendre de luy dire qu'il remarquerait par la promptitude de son obéissance, l'estime particulière qu'elle avoit pour luy, s'il pouvoit trouver moyen de luy faire ordonner par son Pere de le regarder comme un Homme qu'il luy vouloit donner pour Mary. Que de joye pour le Cavalier ! Il avoit des Alliances fort considerables, & ménageoit une Personne d'autorité pour l'engager à venir

...

faire la proposition pour luy , quand il apprend de la Belle que son Pere la marioit à un Gentilhomme fort riche qu'il luy avoit déjà amené; que les Articles estoient arrestez , & qu'il s'en estoit expliqué avec elle d'une maniere si impérieuse, qu'elle ne voyoit pas de jour à se pouvoir dispenser de luy obeir. Sa douleur est aussi grande que sa surprise. Il la conjure d'apporter à son malheur tous les retardemens qu'elle pourroit , tandis que de son costé il mettroit tout en usage pour l'empescher. Les témoignages qu'ils se donnent de leur déplaisir sont interrompus par l'arrivée de l'Amant choisy. Comme il estoit naturellement jaloux il observe le Cavalier , & trouve dans son chagrin je ne sçay quoy
de

de suspect qui l'oblige à se faire l'Espion de sa Maistresse. Il la suit par tout , & se rend chez elle tous les jours de si bonne heure , que le Cavalier aimé ne peut plus trouver moyen de l'entretenir. Il cache le desespoir où cet embarras le met , & la Musique estant le pretexte de ses visites , il tâche d'éblouir son Rival , en continuant à luy faire chanter à elle & à ses Amies, tous les endroits qu'elles sçavent des Opéra. Quelques jours apres ne pouvant venir à bout de trouver un moment de teste à teste pour sçavoir ses sentimens, il essaye un stratagême pareil à celui de l'Amant du Malade Imaginaire. Il feint que le fameux Lambert a fait un Air à deux Parties que peu de Person-

G

146 LE MERCURE.

nés ont encor veu , & parle sur tout d'un *Helas* qui a quelque chose de fort touchant quand la Basse & le Dessus sont mêlez ensemble. L'Air & les Paroles estoient de luy , & le tout se rapportoit à l'estat present de sa fortune. La Belle qui comme je vous ay déjà dit avoit une parfaite connoissance de la Musique , demande à voir cet Air si touchant , & s'offre en mesme temps à le chanter avec luy. Il estoit fait sur ces Paroles.

Je vous l'ay dit cent fois , belle Iris , je vous aime ;

Comme vostre beauté , mon amour est extrême :

Mais je crains un Rival charmé de vos appas

Vous pâlissez ; Iris , l'aimeriez-vous ?
balas !

L'Amant Musicien avoit trouvé des cheutes si heureuses dans la répétition de cet *Helas*, que la Belle qui avoit commencé à chanter sans s'appercevoir du mystere, comprit bientost à la maniere tendre & languissante dont il attachoit ses regards sur elle, qu'il la conjuroit de luy apprendre ce qu'elle luy permettoit d'esperer. La douleur de se voir contrainte de sacrifier son amour à son devoir, la saisit tout-à-coup si fortement, qu'elle perd la voix, tombe évanouye, & luy fait connoistre par cet accident que son malheur ne luy est pas moins sensible qu'à luy. C'est alors qu'il ne peut plus garder de mesures. L'envie de secourir sa belle Maistresse, le fait agir en Amant passionné. II

court, il va, revient, se met à genoux devant elle, la prie de l'entendre, & semble mourir de l'apprehension qu'il a de sa mort. Son Rival qui ne peut plus douter de son amour, en est jaloux dans l'excès, & le devient encor davantage, quand la Belle commençant à ouvrir les yeux, prononce son nom, & demande tristement s'il est party. Il se plaint au Pere, en obtient le bannissement du Musicien, le fait signifier à sa Maîtresse, & croit le triomphe assuré pour luy; mais le Pere employe inutilement son autorité. La Fille se révolte, prend pour outrage les défiances de l'Amant qu'elle veut qu'il épouse, & sous prétexte de luy laisser plus de temps à examiner sa

conduite, elle recule son Mariage d'un mois entier, pendant lequel elle veut qu'il la voye vivre avec celuy qui luy fait ombre, afin qu'il se guerisse de ses injustes soupçons, ou qu'il rompe avec elle, s'il la croit incapable de le rendre heureux. Ainsi les visites continuent; & comme les deux Amans ne cherchent qu'à dégoûter l'Ennemy de leur bonheur, ils ne ménagent plus sa jalousie, & se vangent de l'inquietude qu'il leur donne par les méchantes heures qu'ils luy font passer. Le hazard contribué à leur en fournir les occasions. Le Musicien qui venoit toujours chanter avec la Belle, luy avoit recité des Vers assez agreables. Elle en demande une copie.

430 LE MERCURE

L'Amour est industrieux , il se fait apporter de quoy écrire , change les Vers en bonne Prose bien significative , luy explique de la maniere du monde la plus touchante ce que sa passion luy fait souffrir , luy met ce qu'il a écrit entre les mains , & la conjure de luy dire sans déguisement si ce qui a eu quelque grace dans sa bouche , luy en paroist conserver sur le papier. Elle lit , sourit , montre de la joye , & ne peut assez exagerer les nouvelles beautez que la lecture luy a fait découvrir dans cet ouvrage. L'Amant jaloux , qui estoit veritablement amoureux & gardien perpetuel de sa Maistresse , ne s'accommode point de cette écriture. Il demande à lire les Vers , on le re-

fuse. Il y soupçonne du mystere,
 & ce qui le convainc qu'il y en
 a, c'est que son Rival s'estant
 servy le lendemain du mesme
 artifice, & n'ayant à donner
 que la copie d'un Sonnet, il luy
 voit écrire plus de vingt lignes,
 & remarque qu'elles sont tou-
 tes continuées, au lieu que les
 Vers sont ou plus courts ou plus
 longs selon le nombre des let-
 tres qui entrent dans les mots
 qui les composent. Il acheve de
 perdre patience en voyant
 prendre la plume à sa Maistres-
 se. Elle écrit un assez long Bil-
 let, le cachete, le donne à son
 Rival, comme devant estre ren-
 du à quelqu'une de ses Amies,
 & le prie de luy en apporter la
 réponse le lendemain. Jugez de
 la joye de l'un, & du desespoir

152 LE MERCURE

de l'autre. L'Amant aimé qui ne doute pas que la Belle n'ait répondu par ce Billet à son Sonnet metamorphosé, brûle d'impatience de le lire. Il sort. Son Rival sort dans le même temps, le suit, & l'ayant joint dans une Rue où il passoit fort peu de monde, il luy demande fièrement à voir le Billet. Ces gages de l'amour d'une Maistresse ne s'abandonnent jamais qu'avec la vie. Ils mettent l'Epée à la main. La fureur qui anime le Jaloux, ne luy permet point de se ménager. Il tombe d'une large blessure qu'il reçoit. On la tient mortelle, & cet accident oblige son Rival à se cacher. Voilà, Madame, l'état où sont à present les choses. Le Pere fulmine, la Fille proteste qu'elle

ne forcera point son inclination pour épouser un Jaloux qui ne peut que la rendre malheureuse ; & ce que je trouve de fâcheux dans cette Avanture , c'est que je ne voy personne qui ait lieu d'en estre content.

Nous en sçaurons les suites avec le temps, c'est un Avenir un peu plus obscur que mon Enigme du Mois passé. Vos Amies qui croient que ce soit les *Orgues* , n'en ont pas découvert le vrai sens, quoy que l'Explication que vous m'en donnez pour elles soit toute pleine d'esprit. On m'en a envoyé une autre de Roüen qui convient à tous les Articles sur ce même mot. Un bel Esprit de Paris les a expliquez sur une Riviere glacée ; un autre de Noyon, sur la Neige ; & il ne se peut rien de mieux tourné qu'une Lettre que j'ay receüe de Lyon des spirituelles Ecolieres d'Apollonius , qui m'avoient déjà fait la grace de m'écrire sur l'Enigme de la lettre V , & qui veulent que le vaste

Corps de celle-cy cache le Nuage qui
 ayant plus de Bras que le fabuleux Bria-
 rée, s'en sert à couvrir plusieurs Provin-
 ces. Tous ces divers sens y sont appli-
 qué si juste, qu'il semble que chacun
 ait deviné. Je tenois le veritable assez
 difficile à trouver, pour croire que
 vous ne l'apprendriez que de moy, ce-
 pendant vous l'apprendrez de Mon-
 sieur le Duc de S. Aignan, qui connut
 ce que je cacheois, incontinent apres
 que ma dernière Lettre eut paru. Ce
 qu'il m'a fait l'honneur de m'en écrire,
 vous développera les obscuritez qui ont
 embarrassé vos Amies.



LETTRE DE MONSIEVR
LE DUC DE S. AIGNAN.

A l'Autheur du Mercure.

JE ne sçay, Monsieur, si j'ay trouvé
le veritable sens de vostre Enigme,
mais je ne puis estre le maistre d'un pre-
mier mouvement qui me porte d'abord à
vous annoncer une Victoire que je ne
tiens pas encor trop assurée. S'il est vray
que j'aye effectivement deviné cette Eni-
gme, je dois en estre plus fier que vous
ne pensez, car je crois avoir découvert
qu'elle est de vous, & par conséquent
qu'elle ne pouvoit estre que fort subtile.
Enfin, Monsieur, c'est à mon sens non
seulement l'Armée, mais celle des Con-
federez, puisque je trouve tant de cho-
ses qui conviennent à cela, qu'il ne se
peut pas davantage.

Ce Corps est composé de plusieurs
Princes inégaux en pouvoir. Avant que

G vj

156 LE MERCURE

les Troupes de chacun d'eux fussent jointes, elles avoient esté levées separément. Il n'est animé que de ces mesmes Troupes qui ne laissoient pas d'estre avant que leur jonction formast un Corps.

Il n'a point de Teste, c'est à dire point de Chef-entierement absolu. Les Bras sont aisez à trouver dans le grand nombre de Soldats qui sont dans ces Troupes, & qui estant d'une naissance fort éloignée de celle des Commandans, sont l'illustre & basse Famille dont il est parlé.

Quelque grand que soit ce Corps, au lieu de se rendre formidable par le nombre, il a fait voir quelquefois qu'il n'estoit pas sans appréhension de nos armes.

Les nouveaux Membres qui luy viennent, sont les nouvelles Troupes des Alliez, qu'on separe bien souvent pour les faire agir en divers lieux; & l'heure du repos estant venue, c'est à dire le temps des Quartiers d'Hyver, ces Troupes sont obligées quelquefois en les cherchant, d'en venir aux mains avec

ceux de leur Party qui ne les veulent pas recevoir, parce qu'elles sont mal disciplinées.

Ce grand Corps doit assurément expirer un jour, l'Alliance des Princes qui le composent n'estant que pour un temps; mais s'ils la renouvellent avant qu'elle vienne à expirer tout-à-fait, ils le font revivre.

Quelques soins que prennent tant d'Alliez pour maintenir cette Union, ils se broüillent quelquefois, & blâment la conduite les uns des autres, comme ont fait depuis peu deux des plus considérables d'entr'eux.

Enfin le grand éclat qui blesse ce Corps, vient du Roy, & ce vaillant Monarque est le Soleil dont les brillans rayons se dardant contre luy, le font tant souffrir.

ConfesseZ, Monsieur, que j'ay deviné, ou tout au moins que vostre Enigme a tant de rapport avec ce sens, que difficilement en pourroit-on trouver un autre qui y convinst mieux. Mais si ce n'est pas une chose facile, ç'en est une

impossible de trouver personne qui soit plus que moy vostre , &c.

Vous n'avez presque reçu aucune Lettre de moy cette année , qui ne vous ait parlé de Monsieur de S. Aignan ; je vous ay entretenuë de sa valeur , de sa conduite , & de tout ce que cet illustre Duc a fait dans son Gouvernement. Je vous ay fait part de sa Prose & de ses Vers. Le feu de son esprit vous a paru dans ses Inromptu , mais je ne vous avois point encor fait voir combien il est pénétrant. Vous le pouvez connoistre par l'Explication de cette Enigme. Depuis que je l'ay reçeuë , le mesme sens a esté trouvé par un tres-illustre & spirituel Abbé , par M. du Ry de Chandoré qui

avoit deviné le Trictrac, par un Inconnu de Roüen, par un autre de Blois, & par un Homme de qualité, d'esprit & de merite, qui a fait plusieurs Campagnes. Ce dernier m'en a envoyé l'Explication en Vers, mais comme elle est presque la même, article par article, que celle que vous venez de lire en Prose, je la supprime pour éviter la répétition.

Il me reste beaucoup d'Enigmes qui auront leur tour. J'en ay dont on ne m'a point dit le mot, & ne le devinant pas, je ne puis les mettre sans sçavoir si elles sont justes. On m'en a envoyé de tres-spirituelles sur la lettre L; mais comme vous trouverez que toutes les lettres de l'Alphabet ne peuvent faire qu'

160 LE MERCURE

une seule Enigme , parce qu'elles roulent toutes sur le mesme tour, & que d'ailleurs on les devine dès le second Vers, je m'arrestera y aujourd'huy à celle cy, dont vous ferez part à vos Amies.



ENIGME.

JE suis aimé des uns, les autres me
 haïssent ,
 Je fais & du bien & du mal ;
 Et s'il en est à qui mon aspect soit fatal,
 P'en sçay qui de me voir toujours se ré-
 joüissent.



Les Avarés & les Ingrats
 Avecque moy ne trouvent point leur
 compte ;
 Ma presence leur est une secreete honte,
 Quand de ce que j'attens ils ne s'acqui-
 tent pas.



Avec plaisirs les Amans me reçoivent,
 Il en est peu dont je ne sois content,
 Et qui pour m'honorer ne cherchent à
 l'instant,
 Lors que j'arrive, à faire ce qu'ils doi-
 vent.



Si mon regne est d'éclat, il est prompt à
 finir,
 Mon Cadet le termine, & mourant pour
 renaître,
 Après que j'ay sçeu disparoître,
 Je suis longtemps sans revenir.



Je suis vieux, cependant mes heures sont
 bornées,
 Et qui prendra le soin d'en mesurer le
 cours,
 Trouvera que j'auray vescu fort peu de
 iours,
 Quoy que ie sois chargé d'un grand nom-
 bre d'années.

Comme les Enigmes m'ont attiré la

Lettre des deux Cousines de Poitou
 dont je vous parlay la dernière fois , je
 n'en puis finir l'Article sans m'acquiter
 de la parole que je vous donnay de
 vous faire le Portrait de ces aimables
 Personnes. Elles sont d'une Province
 où je sçay que vous avez de particulie-
 res habitudes. Voyez si ce que j'ay à
 vous en dire suffira pour vous les rendre
 connoissables. Elles ne demeurent pas
 loin des bords du Clin & de la Vienne,
 & se voyent quelquefois sur ceux d'u-
 ne plus petite Riviere qui devroit estre
 fameuse par leurs Aventures. Un Ca-
 valier fort galant & encor plus brave,
 y a souvent part. Ses belles qualitez le
 rendent digne de leur estime. Il écrit
 avec politesse en Vers & en Prose , &
 il y a quelques années. qu'on promet-
 toit en Poitou un Roman de sa façon.
 L'aînée des deux Cousines est d'une
 assez belle taille , qu'un peu d'embon-
 point ne sçauroit gaster. Sa Maison est
 Illustre , & sa Personne pleine
 d'agrémens. Sa jeune Parente
 est une Demoiselle d'un beau

naturel & d'une tres-grande es-
 perance. Elle s'est liée d'amitié
 avec elle dès ses plus tendres an-
 nées. Si toutes ces marques ne
 vous les font point connoistre,
 vous les chercherez parmy qua-
 tre Nymphes qui se sont bai-
 gnées dans la petite Riviere
 dont je vous ay parlé, ausquel-
 les le Cavalier, qui est rare-
 ment oublié dans leurs agrea-
 bles parties, donna en suite une
 magnifique Collation qui pa-
 rut se trouver là par hazard
 dans un Moulin voisin, com-
 me si elle n'eust esté que les
 Restes d'une Nopce qu'on fei-
 gnit s'y estre faire quelques
 jours auparavant. Je croy que
 vous ne m'en demanderez pas
 davantage pour sçavoir bientost
 avec certitude qui elles sont.

Il y a plus de plaisir de s'informer des Vivans , que d'entendre de quel merite ont esté ceux que la mort nous fait regretter. Cependant il n'y a pas moyen de me taire sur celui de M^r le Marquis de Rouville Gouverneur d'Ardres, Lieutenant General des Armées du Roy , qui est mort dans son Gouvernement. Le rang de Lieutenant General suffit pour faire connoître dans quelle considération son courage & sa valeur l'avoient mis , puis qu'on n'y peut parvenir sans avoir passé par tous les degrez qui peuvent acquerir de la gloire dans les armes. M. le Marquis de Rouville son Fils , qui a épousé Mademoiselle de Bethune , n'ignore rien de tout ce

qu'un Homme de sa qualité doit sçavoir. Il possède les belles Lettres, il a de l'esprit, & n'est pas le seul de cette Famille qui en ait. M. le Comte de Rouville vous est connu, & vous sçavez combien il est estimé de tout ce qu'il y a d'honnêtes Gens dans le Royaume. Cette Maison est une des plus anciennes de Normandie. Elle a porté le Nom de Gougeüil avant celuy de Rouville. Jean I. estoit Chevalier Sire de Rouville dès l'an 1319. & prit Femme dans la Maison des Effards. Pierre de Rouville fut Chambellan des Rois Charles V. & Charles VI. Il estoit Gouverneur du Pont de l'Arche qu'il defendit contre les Anglois, & fut tué à la Bataille d'Asincour. Pierre II. de Rou-

ville , épouſa la Fille de Robert Admiral de France. Charles IX. eut pour Chambellan un Guillaume de Rouville ; & un Louïs du meſme Nom fut Grand Veneur de France , & Lieutenant General au Gouvernement de Normandie. Voyez , Madame, combien de grands Hommes, ſans vous parler de ceux de cette Maïſon qui ont eſté Evesques & Ambaſſadeurs.

Cette Dignité d'Eveſque , quoy que tres-relevée, n'a point de privilege contre la mort qui nous a enlevé depuis peu celui d'Alet. Il eſtoit d'une tres-bonne Famille de la Robe , connue par beaucoup de merite & d'eſprit, & il ſuffit de dire qu'il ſ'appelloit M. Pavillon. Il fut choiſy pour l'Epifcopat du temps du

Cardinal de Richelieu. Le peu qu'il présuinoit de luy-mesme, l'obligea à le refuser, comme s'en connoissant indigne; & ce grand Ministre vainquit ses longs refus, en luy disant que plus il parloit contre luy, plus il parloit pour l'Eglise. Il accepta la conduite de ce Diocèse, se rendit à Alet, & n'en est jamais revenu.

Les morts subites qui sont si fréquentes icy depuis quelque temps, ont cousté un Fils à M. Leseau Conseiller d'Etat, & Doyen du Conseil. C'estoit un tres-honneste Homme, Chanoine de N. Dame de Paris. Vous sçavez combien ce Corps est considérable, & qu'il est rempli de Personnes de mérite & de qualité, dont il y en a plu-

seurs qui sont Officiers des Cours Souveraines. On y a veu M^r de Ventadour & Monsieur d'Aubigny, qui tenoit rang de Prince, estant de la Maison de Stuart.

Monsieur de Miramion est mort presque dans le mesme temps. On l'appelloit Sevin de Miramion. Il estoit de ces Sevins qui sont d'une des plus anciennes & des meilleures Maisons de la Robe. La Charge de Conseiller du Grand Conseil qu'il a exercée vingt-un ans, luy avoit acquis la réputation d'un tres-bon & tres-juste Juge, & il n'estoit pas moins aimé de sa Compagnie; qu'estimé de tous ceux dont il avoit eu les affaires entre les mains.

Ces

Ces diverses pertes ont esté sensibles à beaucoup de Familles particulieres ; mais ce qui a causé une desolation generale, ç'a esté celle de Monsieur le Premier President de Paris. Il avoit esté reçu Conseiller au Parlement dès l'âge de dix-sept ans ; & lorsqu'il fut Maistre des Requestes, Sa Majesté l'envoya pour Commissaire aux Etats de Bretagne, où les Esprits estoient extrêmement divisez. Il trouva des tempéramens si justes, qu'en executant les Ordres du Roy, il contenta également le Gouverneur de la Province, les Etats, le Parlement, & le Peuple. Il fut fait Premier President en 1658. & il a soutenu la dignité de cette Charge avec un succès si extraordinaire, qu'il a laissé à la Posterité un

exemple rare & presque inimitable de toutes les parties nécessaires aux grands Magistrats. Il avoit une memoire tres-fidelle, un jugement tres-solide, & un discernement tres-juste. Il possedoit les belles Lettres avec une délicatesse inconcevable. La force de son raisonnement répondoit à la netteré qu'il avoit à s'exprimer ; & son éloquence estoit telle, qu'on peut dire qu'il ne le falloit pas entendre quand on ne vouloit point se laisser persuader. Sa Porte estoit ouverte aux plus beaux Esprits, & il se tenoit une espece d'Académie chez luy où différentes Questions estoient agitées. Vous en pouvez connoistre la matiere par le Livre que le P. Rapin Jesuite en a fait. Monsieur le Premier Pre-

fident y disoit ses sentimens , &
 ne donoint jamais que de fort
 justes décisions. Outre qu'il étoit
 extrêmement éclairé sur tout
 ce qui regarde la connoissance
 des Loix , il avoit une facilité
 merveilleuse à concevoir d'a-
 bord une Affaire ; mais quel-
 ques grands que fussent ces
 avantages de son Esprit, sa dou-
 ceur que rien n'a jamais altéré ,
 sa probité généralement recon-
 nuë , sa grande modération , sa
 modestie , ou s'il m'est permis
 de le faire descendre jusque-là,
 son humilité si rare avec un si
 vray merite, & son intégrité in-
 ébranlable , estoient encor plus
 dignes d'admiration. Jamais per-
 sonne ne s'est retiré mécon-
 tent de luy , & jamais Plaideur
 dans sa passion n'a osé l'accuser
 d'injustice. Il estoit plein de

zele pour le service de son Prince & pour le bien de l'Etat ; & la vie Chrestienne & toute exemplaire qu'il menoit , mettoit ses actions à couvert du moindre reproche , & luy attiroit le respect de tous ceux qui avoient l'avantage de l'approcher. Il est mort âgé de soixante ans & deux mois quelques jours moins, & a laissé deux Fils , dont l'un est Avocat General au Parlement, & l'autre Maître des Requestes. Ils s'acquittent si dignement l'un & l'autre de ces grands Emplois , que le Public a lieu de ne point douter qu'ils ne cherchent à imiter parfaitement un Pere qui estoit aussi juste que capable , & aussi vertueux que sçavant. M. de Lamignon Pere de l'illustre Mort dont je vous parle , estoit un

Homme d'une probité reconnue , qui ſçavoit beaucoup , & que tout le mōde eſtimoit pour ſon pieté. Il avoit étudié à Bourges ſous le celebre Cujas. Il ſe fit recevoir Conſeiller au Parlement, & eſtant devenu Doyen de la Troiſième des Enqueſtes, il traita de la Charge de Preſident de cette Chambre avec un applaudiffement general. Quelques années apres il entra en la Grand'Chambre en qualité de Conſeiller , & enfin le Roy récompenſa ſes grands ſervices en l'honorant de la Charge de Preſident à Mortier , où il eſt mort Doyen. Il tiroit ſon origine du Pais Nivernois , d'une des plus nobles & plus anciennes Familles de cette Province , qui portoit les Titres de Chevaliers, Damoiſeaux & Ecuyers, depuis

174 LE MERCURE

quatre cens ans. Le premier dont on les a, prenoit celuy de Chevalier dès le temps de Saint Loüis, & on sçait qu'il ne se donnoit alors qu'à ceux qui étoient d'une tres-illustre Naissance. On trouve un Helin de Lamoignon, Seigneur de Riviere, parmy les Tenans d'un Tournoy qui fut fait à Paris en 1549. sous Henry II. Il y a eu plusieurs grands Personnages dans cette Maison. Charles de Lamoignon, Chevalier, Seigneur de Baille, Launay, Courson, &c. rendit des services si considérables en son temps, que le Roy Charles IX. luy fit l'honneur de le visiter souvent dans sa maladie, & témoigna avoir perdu en sa Personne un Serviteur aussi capable des premieres Charges de

l'Etat qu'il y en eust dans le Royaume. Il y seroit parvenu, si la mort ne l'eust emporté à cinquante-cinq ans. Il avoit pris Femme dans la Maison de Besançon, qui est une des plus anciennes & des mieux alliées de France. La Mere de feu M. le Premier President estoit de l'Illustre Famille des Landes. La noblesse en est connue. Il avoit épousé Magdelaine Potier, Fille de Messire Nicolas Potier, Seigneur d'Ocquerre, Secretaire d'Etat, & Nièce de Messire André Potier Seigneur de Novion, President au Parlement de Paris, & de Messire Augustin Potier Evêque & Comte de Beauvais, Pair de France.

Quoy que la mort soit une Image funeste, il faut vous la

H iij

laisser encor un moment pour vous apprendre que ces mêmes morts subites qui nous ont osté M. Leseau, nous ont fait perdre aussi deux grands Hommes dans ce mesme Mois. L'un est M. de Sainte Beuve , & l'autre M. Neuré. Le premier estoit Docteur & Professeur de Sorbonne, Homme d'une tres-profonde érudition , aimé non seulement de tous ceux qui le connoissoient , mais encor de tous ceux qui avoient entendu parler de son merite. Le Clergé de France avoit une estime toute particuliere pour luy , & luy donnoit pension. Il regloit un nombre infiny de consciences , & il eust esté mal-aisé de trouver un plus habile Casuiste. Quoy qu'il n'ait jamais voulu permettre qu'on ait fait son

Portrait pendant sa vie, nous ne laissons pas de l'avoir par le talent merveilleux de M. Berthinet, qui a esté Payeur des Rentes de l'Hostel de Ville de Paris. Il a l'imagination si vive, que sur le souvenir qu'il a conservé de ses traits, il en a fait la Medaille en cire apres sa mort, avec l'admiration & l'étonnement de tous ceux qui l'ont connu. On dit qu'il en a fait une de bronze du Roy, par cette mesme force d'imagination, dont Sa Majesté a esté tres-satisfaite. Beaucoup de Personnes de la premiere Qualité qui ont veu cette Medaille, en parlent comme d'une merveille.

M. Neuré, que je vous ay nommé avec M. de Sainte-H

Beuve, estoit ce grand & fameux Philosophe qui avoit esté à feu M. d'Angoulesme, à M. de Longueville, & à M. le Marquis de Vardes. Il sçavoit beaucoup, & méritoit la réputation qu'il s'estoit acquise. Comme vous m'avez ordonné de vous parler de tous ceux qui ont quelque talent extraordinaire, je me crois obligé de vous dire que nous avons aussi perdu M. Michel, qui touchoit les Orgues à S. Leu. C'estoit un charme que de l'entendre, & on y venoit en foule de toutes parts.

Le Monde se renouvelle insensiblement, & c'est un changement imperceptible qui arrive tous les jours par de nouveaux établissemens de Familles que le Mariage fait succe-

der d'un costé à celles qui ont finy de l'autre par la mort. M. le Marquis de S. Germain-Beaupré, de la Maison de Foucaut, reçu en survivance du Gouvernement de la Marche, en a fait un depuis peu fort considerable, en épousant Mademoiselle de Janvry. Elle est d'une tres-bonne Famille de la Robe, & n'avoit pas besoin d'estre aussi riche qu'elle est pour mériter le choix d'un fort honneste Homme, ayant beaucoup de bonnes qualitez qui la rendent recommandable. Il ne faut que la voir pour connoître qu'elle ne manque pas de beauté.

Mademoiselle Roullié, Fille de M^r Roullié Maistre des Requestes, Homme d'un grand merite, & fort estimé dans le

H vj

Conseil , s'est mariée dans le mesme temps, & a porté plus de cent mille écus à M^r le Marquis de Bonnelle qu'elle a épousé. Il est Fils du Marquis de ce mesme nom, qui avoit épousé Mademoiselle de Touffy Sœur de Madame la Mareschale de la Mothe-Houdancour, & Petit-Fils de feu M^r de Bullion qu'on a veu President à Mortier & Sur-Intendant des Finances.

Tandis que nous sommes sur les Articles de joye, il faut vous apprendre celle qu'a reçeuë M^r Destanchau, par l'honneur que luy a fait le Roy de luy donner la qualité de Secretaire de Monseigneur le Dauphin. Il avoit eu jusqu'icy l'avantage d'en faire seul les fonctions, & il suffit de sçavoir dans quelle considération il est aupres de

Monsieur le Duc de Montausier, pour estre persuadé de ce qu'il vaut. C'est un Homme fort sage, & qui joint à beaucoup de prudence & de politesse, un zele dont l'exactitude ne se peut assez estimer. Vous auriez eu tout lieu de vous loier de la mienne, à vous rendre compte des Harangues qui ont esté faites à Monsieur le Chancelier, outre celles dont je vous ay déjà parlé, si je n'eusse appris qu'un Homme de beaucoup d'esprit qui s'est soigneusement trouvé à toutes, en fait un Recueil pour le Public. Il auroit déjà paru, s'il n'avoit pas dessein d'y joindre les Discours qui se doivent encor faire à la gloire de ce grand Homme au Parlement & au Grand Conseil, le 10. du Mois prochain. Il n'y aura rien

de plus curieux que ce Recueil, & celuy qui le fait ne pouvoit former une entreprise plus noble que de travailler à éterniser la memoire de ce digne Chef de la Justice. Celle des merveilleses Actions du Roy ne s'effacera jamais, mais je ne sçay si l'éloignement des temps ne les rendra point incroyables. En effet, il sera difficile de concevoir qu'une Campagne ouverte avant le Printemps, n'ait point esté terminée par le retour de l'Hyver. Ces Prodiges donnent de l'occupation à tous ceux qui sçavent se distinguer par leur Esprit. Il n'y a pas jusqu'aux Dames qu'une si belle matiere n'engage à prendre la plume, & voicy ce qu'elle a fait écrire à Mademoiselle de Racilly.

AU ROY.

Grand Roy, quelle est la Destinée
Qui préside à tous vos Explois ?
Les quatre Saisons de l' Année
Reglent leur cours par vostre choix.
La Campagne n'est plus bornée
Ainsi qu'elle estoit autrefois ,
Toute la Terre est étonnée
De la voir durer douze Mois.

Si j'avois parlé toujours aussi
juste que celle qui a fait ces
Vers, je ne serois pas obligé de
me dédire aujourd'huy sur la
Situation de Fribourg. Je l'ay
mis en Suisse dans ma dernière
Lettre, & il est en Brisgau, sur
la petite Riviere de Treiseim.
Cette faute m'est d'autant plus
pardonnable, qu'il y a deux
Villes de ce mesme nom qui ne
sont pas fort éloignées l'une de
l'autre, & que deux des plus

considerables Chapitres de Suisse s'y sont retirez , à sçavoir celuy de l'Eglise Cathedrale de Lozanne à Fribourg en Suisse, & celuy de Basle à Fribourg en Brisgau. Apres la prise de celuy qui est presentement à nous, on ne se contenta pas de s'appliquer à y faire de nouvelles Fortifications , en attendant M. de Choisy Ingénieur de grande réputation, qui fut aussi-tost nommé pour les conduire , on fit démolir celles de plusieurs petites Villes , avec quelques Chasteaux voisins , & on travailla à l'établissement des Contributions , dont les grandes sommes rendent cette Conqueste tres-considerable. M. le Marquis de Boufflairs & M. le Chevalier d'Estrades , qui doivent commander l'un dans

la Place , & l'autre la Cavalerie des environs , ne manqueront pas de soin à conserver tous les avantages qu'un Poste si important nous donne. Sa prise a produit de grands effets. La plupart des Places que les Ennemis ont de ce costé-là , sont dans une alarme continuelle. L'une se fortifie , les Habitans de l'autre l'abandonnent ; celle cy traite des Contributions ; & Strasbourg que rien n'avoit encor étonné depuis le commencement de la Guerre , fait fortifier ses Forts, & songe mesme à en faire construire de nouveaux. C'est un coup de tonnerre dont les Ennemis ne reviennent pas. Ils se sont fatiguez en retournant à grands pas au delà du Rhin, & ont trouvé toutes leurs mesures rompuës pour leurs

Quartiers d'Hyver. Il leur en a falu chercher d'autres que ceux qui leur avoient esté assignez ; & cependant nos Troupes apres avoir consumé tous les Fourrages de la Vallée de S. Pierre , ont repassé le Rhin, & joiissent en repos de leurs Quartiers , les Ennemis ayant abandonné tous les Postes qu'ils tenoient sur la Sarre. Ils s'étoient proposez de prendre la Petite-Pierre pour achever leur Campagne ; mais loin de venir à bout de leurs desseins , ils ont perdu toutes leurs petite Conquestes , comme Sarbruk qui estoit la plus importante. Le Chasteau en a esté pris par M^r le Marquis de Ranes apres neuf volées de Canon. Vous sçavez quelles cruautez les Ennemis exercerent contre leur

parole quand nous le perdîmes. Ceux que M^r de Ranes trouva dedans ne doutoient point qu'ils ne dussent recevoir le mesme traitement qui avoit esté fait aux Nostres ; mais ayant esté envoyez à Monsieur le Marechal de Créquy , cet illustre General leur fit connoistre que les François avoient plus d'humanité, qu'ils estoient genereux de toutes manieres, & amoureux de cette belle gloire qui fait aimer les Conquérens, mesme de leurs Ennemis. Pendant que nos Troupes se signalent par tout, la valeur de la Garnison de Mastric ne demeure pas oisive ; elle fait des courses qui luy sont glorieuses & profitables, s'assure de plusieurs Châteaux, & sans estre destinée aux travaux de la Campagne , en

188 LE MERCURE

fait une plus glorieuse que celle d'un monde d'Ennemis, s'il est permis de parler ainſy. Voicy des Vers ſur celles de tant d'Alliez. Ils ont eſté faits par M^r de la Monnoye Auditeur des Comptes à Dijon. Les Prix de l'Académie Françoisſe qu'il a tant de fois remportez, l'ont fait connoiſtre à toute la France.

*Au milieu des Eſtez, au milieu des
Hyvers,*

*LOÜIS de ſes beaux faits étonne l'U-
nivers,*

*Il déploie en tout temps ſes Bannieres
fatales.*

*Mais confeſſons la verité,
Ses Ennemis plus fins, ſans bruit &
ſans fierté,*

*Trouvent bien mieux que luy toutes
Saiſons égales,*

*Ils n'entreprennent rien ny l'Hyver,
ny l'Eſté.*

A peine eut-on apporté la nouvelle de Fribourg rendu, qu'elle fit méditer une autre Conquête. M. de S. Poüange partit en poste de la Cour pour porter les ordres du Roy, faire préparer toutes choses, & prescrire l'exécution de ce qu'on avoit résolu. Son ardeur pour le service de Sa Majesté est connue, & le zele qu'il fit voir pour la gloire de ses armes à la Bataille de Cassel, fut si grand, qu'il chargea luy-mesme les Ennemis l'Epée à la main, quoy que son Employ l'en dust dispenser. Son départ fit faire de grands raisonnemens, mais personne n'en devina le veritable sujet, & plusieurs mesme crûrent qu'il estoit envoyé en Allemagne. Peu de jours apres nos Troupes de Flandre firent quelques mou-

vemens. Elles inquiéterent les Ennemis, qui furent bientôt persuadés qu'on alloit assiéger Ypres, & c'estoit ce que l'on vouloit qu'ils crussent. Cependant S. Guilain se trouva investy, & le Gouverneur ne l'apprit qu'en le voyant. Le nombre des Troupes augmenta en peu de temps, & il y eut devant cette Place jusques à cent Escadrons, & quarante Bataillons qui ne demandoient qu'à combattre, & qui avoient même témoigné souhaiter qu'on fît un Siege, parce qu'ils commençoient à s'ennuyer dans leurs Garnisons. Comme ils avoient esté tirez des Places des environs, on nomma pour Officiers Generaux les Gouverneurs de ces mêmes Places, à cause de la facilité que chacun

d'eux pouvoit avoir à faire venir de son Gouvernement toutes les choses necessaires pendant le Siège ; aussi n'y manqua-t-on de rien. Toutes les Troupes furent aussi-bien nourries, & aussi bien chauffées, qu'elles auroient pû l'estre dans leurs Quartiers d'Hyver., & on ne peut trop donner de loüanges aux Gouverneurs pour les soins qu'ils ont eu de leur faire fournir tout ce que la mauvaïse Saison demandoit qu'on leur donnast au delà de ce qu'elles avoient accoustumé d'avoir dans le temps ordinaire de la Campagne. Vous ne devez point vous étonner apres cela, Madame, si on s'est rendu Maître de S. Guilain, quoy que ce soit une Place qu'on n'eust jamais crû de voir estre assiegée dans l'Hyver à

cause des eaux qui l'environnent. C'est ce qui ne paroïssoit pas vray - semblable ; mais les François prennent sans menacer , au lieu que les Ennemis menacent & ne viennent à bout de rien ; & il est si vray que nos entreprises réussissent toujours, & mesme en fort peu de temps, que je ne vous écris jamais le Siege d'une Place , que dans la mesme Lettre je ne vous en marque la prise ; mais il faut que je vous avouë que je manque d'expressions pour parler comme il faudroit de la merveilleuse conduite de la France. Tous les termes sont épuisez , toutes les loüanges sont usées, & cependant les ressorts qui font tout mouvoir , ne le font pas : Au contraire , nous les voyons tous les jours agir avec plus

plus de force , & cette derniere Conqueste en est une preuve. Pour vous en informer plus particulièrement , il faut vous dire que S. Guilain est une petite Ville du Hainault, à laquelle un Abbé qui vivoit vers le septième Siecle, a donné son nom. Elle n'est qu'à une bonne lieuë de Mons , sur la Riviere de Haine. Messieurs de Turenne & de la Ferté , la prirent en 1635. en mesme temps que Condé, apres qu'on se fut rendu maistre de Landrecies. L'année suivante, le Siege de Valenciennes estant levé , & Condé repris par les Espagnols, elle fut assiegée pendant que M. de Turenne estoit devant la Capelle ; mais comme cette derniere Place resista peu, M. de Turenne eut le temps d'aller traverser les Ennemis à

S. Guilain. Ils leverent le Siege sans l'attendre, & l'ayant formé de nouveau au mois de Mars de l'année 1657. ils en vinrent à bout par la trahison de quelques Etrangers qui leur livrerent les Dehors qu'ils gardoient. Quand à ce qui regarde la force de la Place, elle est environnée de Marais. La Riviere de Haine qui passe au milieu, se separe en trois bras dans la Ville, & se rejoint en deux pour en sortir. Elle est defenduë par trois Fossees pleins d'eau, par un Ouvrage appellé le Pâté, qui est une espeece de Boulevard, par un autre Ouvrage à corne, une Demy-Lune, & plusieurs Redoutes, dont quelques-unes sont entourées d'eau. Il me reste à vous apprendre les noms de tous les Officiers Generaux

qui ont eu la conduite de ce Siege sous M. le Marechal de Humieres. Les Lieutenans Generaux furent M. de Nancré Gouverneur d'Ath , & M. le Comte Bardi - Magaloti, Gouverneur de Valenciennes. On choisit pour Mareschaux de Camp M. de Pertuis Gouverneur de Courtray, M. du Ranché Gouverneur du Quesnoy, M. de Sainfandoux Gouverneur de Tournay, M. le Chevalier de Tilladet, M. le Baron de Quincy, M. de Cezan Gouverneur de Cambray, & M. de Rubantel Capitaine au Regiment des Gardes. M^{rs} de Vauban & du mez, qui ont la mesme qualité, furent commandez pour la conduite des Travaux & de l'Artillerie, & l'on peut juger par là que le succès de ces deux cho-

196 LE MERCURE

les estoit infailible. Les Brigadiers qui ont servy à ce Siege ; sont M. d'Aubarede Mestre de Camp du Regiment des Vaisseaux , M. de S. George Mestre de Camp du Regiment du Roy, M. le Chevalier de Souvray Lieutenant Colonel de Navarre , & M. Chiméne. M. de Momont y a fait les fonctions de Major General. Un Siege entrepris apres de si justes mesures , & qui devoit estre poussé par tant de Braves , ne pouvoit manquer de réussir. C'est ce qui a fait dire à un bel Esprit de Lile , en s'adressant aux Ennemis ,

*Espagnols, Hollandois, courez à Saint
Guilain ,*

*Malgré les Elemens d'Humieres le va
prendre ,*

Et l'on ne croit pas que demain

La Place puisse se défendre.

Dépeſchez, & venez au moins

Voir de plus près une Victoire

Que vous auriez peut-eſtre peine à
croire,

Si vous n'en eſtiez les Témoins.

Ils ont ſuivy ce conſeil, & ſemblent n'eſtre venus fort près de S. Guilain que pour en apprendre plûtôt la priſe. Voicy par ordre ce qui s'eſt paſſé au Siege de cette Place.

Monſieur le Mareſchal de Humieres partit de Lile le 30. de Novembre, avec M. le Marquis de Humieres ſon Fils, & M. le Baron de Quincy. Il eſtoit accompagné de ſept Eſcadrons de Cavalerie, & ſuivy de M. de Sainſandoux, avec les Troupes qui venoient du coſté de la Lys. Il arriva le premier de Decembre devant S. Guil-

198 LE MERCURE

lain , à la pointe du jour. M^{rs} de Nancré , de Magaloti , le Chevalier de Tilladet , du Ranché , & de S. Riche , s'y trouverent en mesme temps, suivant les ordres qui leur avoient esté envoyez le jour précédent. Ils conduisoient la Cavalerie, & les Dragons d'Ath , Condé , Valenciennes , Doüay , S. Amant, Orchies , Marchiennes , Bouchain , & du Quesnoy , le tout au nombre de cinquante Escadrons. Deux Pièces de Canon arriverent le mesme jour , & furent menées à un Moulin proche la Redoute de Baudours. Deux cens Dragons des Regimens Dauphin & Fimarcon , avec cinquante Mousquetaires de la Garnison d'Ath , l'attaquerent à l'entrée de la nuit. Elle estoit gardée par cinquante

Hommes , qui l'abandonnerent apres avoir tiré cinquante ou soixante coups. Nos Gens les poursuivirent,& en prirent dix-huit ou vingt.

La Circonvallation fut réglée le lendemain , & l'Infanterie qui devoit faire le Siege arriva au Camp. On ordonna trois Attaques. La premiere fut celle des Gardes. Elle devoit emporter une grande Redoute environnée de Fossees remplis d'eau, avant que d'aprocher du Corps de la Place. Il falloit en suite arracher des Palissades qui defendoient le Pâté. Il ne pouvoit estre pris qu'en passant par dessus une Digue fort étroite , & sur laquelle on ne pouvoit aller qu'un à un.

La seconde Attaque , appelée celle de Navarre, avoit deux

grandes Redoutes à prendre , avec de grands Fossees pleins d'eau.

L'Attaque de Boffu estoit la troisiéme , & il faloit qu'elle gagnast un Ouvrage à corne , & une Demy-Lune , avant que d'arriver au Corps de la Place.

Le 4. on ouvrit la Tranchée à ces trois Attaques. On avança beaucoup le travail , principalement à celles de M^{rs} du Ranché & de S. George. M. le Marechal de Humieres demeura jusques à une heure apres minuit à les visiter continuellement depuis la teste jusques à la queue. Les deux premiers Bataillons des Gardes , de Navarre , & un du Royal , monterent la Garde , & furent relevez le lendemain par autant de Bataillons des mesmes Corps. Les Ennemis ne

tirerent que trois coups de Mousquet, & un de Canon. Le nostre leur répondit le 6. au matin avec une Bateria de six Pieces.

Le 7. apres midy, on prit à l'Attaque de Navarre, une grande Redoute qui n'estoit qu'à quarante pas du Pâté. Elle estoit gardée par trois cens Hommes, qui se défendirent avec beaucoup de vigueur, mais ce ne fut que pour augmenter la gloire de Monsieur le Comte de Soissons, qui s'exposa tout-à-fait à cette Attaque, où il alla l'Epée à la main. Son Lieutenant Colonel eut le bras cassé, celui du Regiment du Plessis y fut tué, & M. d'Aubarede dangereusement blessé d'un coup de Mousquet à la teste.

Le 8. au soir, M. de Sainfan-

doux monta la Tranchée à l'Attaque des Gardes, avec le Regiment de Roussillon ; M^{rs} de Cezan & de Villechauve , à celle de Navarre, avec le Regiment de Humieres ; & M. du Ranché, avec M. de Chiméne, à celle de Bossu , avec le Regiment de Conty. On s'établit pendant la nuit à celle de Navarre, dans les Logemens qu'on avoit faits. A celle de Bossu, on passa l'Avant-fossé de l'Ouvrage à corne , & l'on y fit un Logement sur le glacis. On dressa la mesme nuit une Bateria de six Pieces, qui tira dès le point du jour ; & l'on augmenta celle de Navarre jusques au nombre de neuf ; de maniere que ces deux Bateriaes qui voyoient le Pâté à revers , incommoderent fort chacune de son costé.

Le 9. apres midy, sur l'avis que M. le mareschal de Humieres eut que les Ennemis s'avançoient, & qu'ils n'estoient qu'à trois petites lieuës de mons, il alla choisir un Camp pour aller au devant d'eux, & leur donner Bataille, s'ils osoient combattre. Il resolut en suite l'Attaque generale des Dehors; & comme les glaces ne se trouverent pas assez fortes pour porter les Gardes qui devoient insulter le Pâté, ils passerent un à un avec leur intrepidité ordinaire, sur la Digue qui conduit à cet Ouvrage; puis ils se rassemblèrent pour donner tous ensemble à l'heure de l'Attaque. Elle commença à une heure apres minuit. Huit coups de Canon en furent le signal. Toutes nos Troupes firent égale-

ment bien ; il estoit necessaire qu'elles montraissent de la vigueur pour forcer la resistance des Ennemis qui fut tres-grande dans tous les endroits qu'on attaqua. On ne peut voir un plus grand feu de Grenades & de mousqueterie que celuy qu'esfuyerent nos Gens pendant trois heures. M. le Chevalier de Tilly commandoit l'Attaque de Navarre, & se rendit maistre de tous les Ouvrages jusques à la muraille de la Ville. Les deux Bataillons de Bourgogne y estoient de garde, avec M. le Chevalier de Souvray, qui s'y est particulierement distingué. On y avoit aussi envoyé les Compagnies des Grenadiers de Humieres, Navarre, & Languedoc. L'Attaque des Gardes eut tout le succès qu'on pou-

voit desirer. M. de Rubantel y servoit de mareschal de Camp, & M. de S. Germain de la Breteche y commandoit trois cens Hommes détachez du Regiment des Gardes, avec lesquels il chassa les Ennemis des Ouvrages qui regardent le Bastion de Horn, jusques à l'Attaque de Navarre, où il joignit le Regiment de Bourgogne. Les deux Bataillons des Fuziliers, & un de Stoup, estoient de garde à l'Attaque de Bossu. M. de Quincy mareschal de Camp, y commandoit, ayant sous luy M. de Chiméne Brigadier. Les Troupes de cette Attaque, avec les Grenadiers de la Reyne qui avoient à leur teste M. Passillon l'un de leurs Capitaines, se mirent dans l'eau glacée jusques à la ceinture,

& ayant passé l'Avant-Fossé de l'Ouvrage à corne, emporterent cet Ouvrage avec une Demy-Lune. C'estoit tout ce qu'on leur avoit donné ordre d'attaquer. Trois cens Dragons commandez par M. de Fimarcon, firent une fausse Attaque à la Digue de Boudours. Ils prirent quatre-vingts six Soldats, & deux Officiers. M. de Sainsandoux voulut se charger de cette Attaque, quoy qu'il ne fust pas de jour. On auroit entré dans la Ville, si on avoit eu les choses necessaires pour en rompre la Porte, ou des Echelles pour monter. Apres la prise du Pâté, les Troupes des deux autres Attaches se joignirent, & il en cousta aux Ennemis quatre Pieces de Canon qui estoient au

bout de leur Pont-Levis, & tiroient par des embrasures. Ces mesmes Troupes apres avoir fait des Retranchemens avec des Gabions, tournerent contre la Porte de la Ville les quatre Pieces de Canon qu'elles venoient de gagner. Il y en avoit encor trois autres en état de foudroyer les Assiegez ; & tout estant preparé pour donner un Assaut general la nuit du dix au onze, le Gouverneur qui le sceut fit battre la Chamade à deux heures apres midy. M. le Marechal se rendit à l'instant mesme à la Thanchée, où il trouva les Ostages qu'on luy amenoit. Il convint avec eux qu'ils luy remettroient une des Portes de la Ville, où il fit entrer aussi-tost un Bataillon des Gardes Françoises, & un des

Gardes Suisses. La Garnison de plus de mille Hommes sortit le onzième au matin, avec Armes & Bagages, & une Piece de Canon, pour aller à Bruxelles, escortée par quatre-vingts Maistres des Troupes du Roy qui devoient revenir à Ath. Les Ennemis estoient arrivez le 10. au soir à Mons, où ils avoient fait tous les préparatifs necessaires pour le secours de la Place. Ils ne manquoient pas de Troupes, mais l'importance estant de choisir un Chef, tous ceux qui pouvoient en esperer le Commandement, avoient long-temps conféré ensemble pour voir sur qui on trouvoit à propos qu'on le fust tomber.

Monsieur le Marechal de Humieres a paru infatigable pendant ce Siege; on ne sçau-

roit exprimer sa vigilance ; Il a passé les nuits entières ou à la Tranchée, ou à visiter les Postes, ou au Bioüac , & presque tous les jours à cheval. Il sembloit aussi que les Troupes fussent animées par son exemple. La rigueur du temps n'a pû les refroidir un moment , & on a trouvé la mesme facilité à leur faire faire toutes choses qu'on auroit eüe dans le Mois de Juin. M. le Prince d'Isenghien ayant esté averty de ce Siege, prit aussi-tost la Poste pour y aller joindre M. le mareschal de Humieres son Beupere , & donna des preuves de son courage avec le marquis de ce nom son Beau-frere. Comme l'impatience des François est grande , sur tout quand il faut courir à la gloire, dès que M. le marquis de Na-

vailles eut appris qu'il y avoit une Place assiégée, il s'y rendit aussi-tôt en poste, & servit dès le soir mesme en qualité de Volontaire. Il monta la Tranchée avec le second Bataillon des Gardes, & il continua à faire la mesme chose pendant tout le Siege. Ayant sçeu que le soir qu'on devoit attaquer la Contrescarpe, le Regiment de Navarre auroit le plus à souffrir, il se mit à la teste de ce Regiment; où son intrépidité & sa valeur se firent admirer. M. le Comte de Tonnerre alla aussi Volontaire à la Tranchée, & il y reçut un coup de Mousquet. M^r le Marquis des Hissars qui commande le Regiment de Languedoc, fit des choses surprenantes à la teste de ce Regiment, qui s'est acquis beaucoup de repu-

tation. Celuy du Pleffis ne s'est pas moins signalé, & s'il avoit eu des Haches pour rompre les Portes de la Ville, il seroit entré dedans comme nos Troupes firent à Valenciennes. M^r du Poncet qui en estoit Lieutenant Colonel, a esté tué. M. Deshoy Capitaine de ce Regiment, & M. Bienfait de Beaulieu, s'y sont signalez. M. Champagne premier Brigadier des Gardes de M. le Marechal de Humieres, s'est fort distingué pendant ce Siege, ainsi que M. Duparc Garde dans le mesme Corps, & M. de Tangis qui en estoit fort pour agir en qualité d'Ingénieur. On ne peut douter qu'il n'y ait donné beaucoup de marques de courage, puis qu'il y fut blessé. M. de S. Germain de la Breteche le

fut auffi à l'Attaque des Gardes, & tomba du haut de la Digue, apres avoir receu deux bleffures. M. de Soify, Fils de M. le Prefident le Bailleul, fut bleffé dans la mefme occafion; tomba dans le Foffé, & passa la nuit fur la glace, parce qu'on ne le pût trouver que le lendemain. M^{rs} de Seraucour & de Chéviere Sous-Lieutenans aux Gardes, & M. de Torcy Enseigne, ont esté bleffez, & M. Cigogne Lieutenant, tué. M. de Pierrebasse Ayde-major des Gardes, a eu la teste emportée d'une volée de Canon.

La nouvelle de la prise de S. Guilain fut apportée au Roy par M. de la Taulade Ayde de Camp de M. le mareschal de Humieres. M. le marquis de Louvois qui le presenta, dit à

Sa majesté que les Ennemis publioient que les Anges Tutelaires de la France luy ser-voient d'Espions dans le Ciel pour l'avertir des changemens du temps qui luy estoient presque toujours favorable. Le Duc de Villa-Hermosa estoit à Haurec fort près de la Place, avec douze à treize mille Hommes, faisant porter des Echelles pour passer les Marais, & se vantant qu'il attaqueroit les Lignes. Lors qu'il entendit que le Canon tiroit fort peu, & puis qu'il cessoit entierement, il crût le Siege levé, & ayant détaché trois cens Chevaux pour prendre langue, ils en trouverent cinquante des Nostres envoyez pour le mesme dessein. Celuy qui les commandoit ayant esté pris pour avoir eu son Cheval tué sous luy, eut peine à desa-

bufer ce Duc, en l'assurant qu'il avoit veu entrer les Troupes de Sa majesté dans la Place ; & lors que les Assiegez batoient la Chamade , monsieur le mareschal de Humières faisoit monter sa Cavalerie à cheval pour aller vers les Ennemis dont il venoit d'apprendre des nouvelles.

Le Roy a donné le Gouvernement de S. Guilain à M. Cardinal Capitaine aux Gardes, qui a fait la Campagne passée en qualité de major des Gardes. M. de Longpré Capitaine au Regiment de Picardie, en a esté fait Lieutenant de Roy ; & M. de l'Apparat Capitaine dans Piémont, en a eu la majorité. Jamais Campagne ne fut plus glorieusement finie. Cette dernière Conquête a donné lieu à ces Vers.

*C'est à ce coup qu'il se faut rendre,
O Flandre ,*

*Puis que contre Louïs tous tes efforts
sont vains.*

*Saint Omer , Saint Guilain t'en don-
nant des exemples*

Tres-amples,

*Tu ne peux faire mieux que d'imiter tes
Saints.*

Les Gardes du Corps sont de retour , & le Roy a fait depuis peu la Reveuë de tous ces Braves qui sont devenus la terreur des Allemans. Sa majesté avoit cinq cens Gardes nouveau, bien montez, bien vestus, & de tres-bonne mine, qu'elle distribua dans les Compagnies pour les augmenter, & les rendre encor plus fortes qu'elles n'estoient avant la Campagne. Voicy les Noms de ceux qu'Elle fit Exempts, & à qui Elle voulut donner par là des marques de la
fatifa

satisfaction qu'Elle avoit reçeuë de leurs services.

Dans la Compagnie de Noailles.

M^r le Marquis de S. Chamant du Pescher, Cadet. Il est originaire de Limousin, d'une tres-bonne Maison, & Parent de M. le Duc de Noailles.

M. de la Messeliere, aussi Cadet.

M. de Tierceville, de Normandie, Brigadier.

M. de Verduisant, de Guyenne. Il a esté Lieutenant des Gardes de feu M. le Marechal d'Albret, & Capitaine de Cavalerie.

M. de Granpré, Premier Capitaine d'un Regiment de Cavalerie.

Je vous ay déjà parlé, madame, de M. de la Messeliere, qui a fait plusieurs Campagnes. Il est bien fait, a du cœur,
&

& s'est signalé dans la Journée de Cokberg. Il sort d'une des meilleures Maisons de Poitou & de la Marche, & est allié de celles de Rochechoüart, de la Rochefoucaut, de Maille, de Brezé, de Polignac, & de toutes les plus qualifiées de Poitou & de Limousin. Son Grád Pere fut nourry Enfant d'Honneur aupres de Louïs XIII. & ses Ancestres ont eu de grandes Charges & des Emplois considérables dans les Maisons de nos Rois.

Dans la Compagnie de Duras.

M. Desforges. Il est Neveu de M. de Chaſeron Lieutenant General des Armées du Roy, & luy a servy d'Ayde de Camp.

M. Meſſier. Il a esté blessé, & est retourné dans l'Occasion avec plus d'ardeur, apres avoir esté guery de ses blessures.

M. Danglar, Brigadier.

Dans la Compagnie de Luxembourg.

M. de la Chaume, M. de S. Pierre, M. de la Tolnele, & M. le Chevalier de S. Lucé. Je n'en ay pû apprendre que les noms.

Tome X.

K

218 LE MERCURE

Dans la Compagnie de Lorge.

M. le Chevalier de Rhodes. Il est Frere de M. de Rhodes Grand-Maistre des Cerémonies.

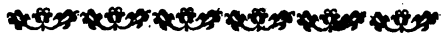
M. de S. Martin. Il a trente années de service , & n'a perdu aucune occasion de se signaler. Il a esté Capitaine d'Infanterie , Brigadier des Mousquetaires , & fut fait Major de Nimégue dans le temps de cette Conquête. Il a toujours servy d'Ayde de Camp dans l'Armée du Roy sous M. de Lorge, & ses manieres honnestes le font estimer de tous ceux qui le connoissent.

Je ne puis mieux finir ce qui regarde la Guerre, qu'en vous apprenant le retour de Monsieur le Marechal de Créquy. il a eu l'honneur de saluer le Roy , & en a esté reçu comme le meritoient les actions de conduite & de vigueur qui luy ont acquis tant de gloire dans toute cette Campagne.

Sa Majesté a donné à M. de Tiergeville-Mahaut le Gouvernement de Dieppe, vacant par la mort de M. de Montulé. Je vous ay déjà parlé de son merite, & il y a peu de Personnes à

qui ses services ne soient connus. Il a été dès sa première jeunesse Capitaine dans le Regiment du Havre, puis Lieutenant Colonel dans un autre, & ensuite Lieutenant de la Mestres de Camp, & Capitaine du Regiment de Cavalerie d'Armagnac durant les Guerres de Guyenne. Il y fut fait prisonnier au Combat de Montanlé, où Monsieur le Duc de Montausier qui commandoit l'Armée du Roy, batit les Ennemis, & eut le bras cassé.

Si tant d'Articles d'Armée semblent trop sérieux à vos Amies, qui peuvent moins aimer la Guerre que vous, voicy un Conte d'un stile à leur délasser l'esprit. Il est d'un Gentilhomme de Provence, & je croy que vous demeurerez d'accord avec luy de sa Morale.



DEMOSTHENE

Amoureux.

Jadis dans Corinthe une Dame
K ij

220 LE MERCURE

Étoit des attraits que chacun admiroit ,

Attraits , digne de toucher l'ame

Des Dieux qu'alors on adoroit.

*Qui ne croiroit d'abord qu'une Beauté
pareille ,*

*Pour ses Amans n'eust beaucoup de
fierté ?*

*Cependant on feroit grand tort à sa
bonté ,*

A tous elle preſtoit l'oreille ,

On ſi quelqu'un en eſtoit rebuté ,

Il ne devoit, de ce malheur extrême ,

Se prendre qu'à ſoy-même ,

*S'accuſant d'eſtre avare , ou bien d'eſtre
indigent.*

*Lâchons le mot enfin , la Belle aimoit
l'argent.*

Le docteur & fameux Démoſthene

Crût que ſans un pareil ſecours.

Il ſ'en feroit aimer ſans peine ,

Luy qui perſuadoit toujours ;

Mais ſon éloquence fut vaine ,

On ne luy fait grace de rien ,

Et le traitant comme un autre Homme ,

On luy demande une aſſez grande ſomme

Pour prix d'un secret entretien.

Surpris d'une telle demande,

Il fuit, disant je ne puis consentir

Daller donner une somme si grande

Pour n'acheter au fonds qu'un repentir.

Moralisons au moment sur ce Conte.

*Nostre Orateur n'avoit donc point de
honte*

De contenter sa passion,

Et ce n'est qu'à son avarice

Qu'il dût sa moderation.

Quand nous nous défaisons d'un vice

Souvent nous ne faisons au fonds

*Que changer seulement de genre de foi-
blesse,*

Et cependant nous en voulons

Faire honneur à nostre sagesse.

Comme nous allons entrer dans la Saison des Plaisirs, je croy que j'auray à vous parler le Mois prochain de plusieurs Divertissemens. On n'a-veu què les anciens Opéra pendant celuy-cy, & rien n'a paru de nouveau sur le Theatre, à l'exception de l'Electre de M. Pradon, qui a esté jouée par la Troupe du Fauxbourg S. Germain. Celle de l'Hostel de Bourgogne pro-

112 LE MERCURE

met pour le lendemain des Rois sans remise la premiere Representation du Comte d'Essex de M. de Corneille le jeune. Ce Sujet est grand, & de nôtre Siecle, puis que sa disgrâce arriva au commencement de l'Année 1601. On dit qu'il n'y a rien de plus touchant que cette Piece. Elle a fait du moins assez de bruit par quelques Lectures, pour obliger l'autre Troupe à promettre aussi un Comte d'Essex qu'elle luy doit opposer. S'il a autant de beautez qu'on assure qu'il y en a dans celui dont je vous parle, on peut se promettre beaucoup de plaisir de cette opposition. Comme l'Autheur de se dernier ne se nomme point, quelques-uns veulent que ce soit l'ancien. Comte d'Essex de M. de la Calprenede raccommode. Il est vray qu'on n'a songé à remettre ce Sujet sur le Théâtre de Guenegaud que depuis que les Affiches de l'Hostel ont fait connoistre que M. de Corneille le jeune l'avoit traité ; mais il importe peu du temps, pourveu que l'Ouvrage soit assez bon pour satisfaire le Public.

Cependant je vous avertis de ne point chercher à Roüen l'Histoire de ma dernière Lettre qui parle d'un Conseiller & d'un Abbé égarez en allant à Dieppe. J'ay sçeu que l'Avanture s'estoit passée ailleurs, & qu'on avoit changé le lieu de la Scène par quelques interests particuliers.

Adieu, Madame, je me tiens bien glorieux d'avoir pû vous faire part avec une exacte ponctualité de toutes les Nouvelles de cette Année. Attendez de moy un redoublement de soins pendant celle où nous allons entrer, & croyez que je suis vostre, &c.

A Paris ce 31. Decembre 1677.

Et' par apostille, Madame, vous sçauvez que Sa Majesté ne voulant pas moins faire pour Mademoiselle de la Marck que pour toutes celles qui ont esté Filles d'Honneur de la Reyne, luy a donné la Lieutenance de Roy de Xaintonge & d'Angoulmois, vacante par la mort de M. le Comte de Jonzac. Vous jugez bien qu'elle tirera beaucoup de cette Charge; mais le Roy qui ne fait jamais de petites faveurs, a

bien voulu luy promettre d'ajôûter à ce qu'elle en pourra tirer, dequoy faire une somme considerable. Vous ne doutez point, Madame, qu'une Personne aussi bien faite qu'elle est, qui a beaucoup de bien de patrimoine, & dont on connoit si parfaitement le merite & la vertu, ne soit tres-avantageusement pourveuë. Heureux celuy dont elle sera le partage ! Je ne vous apprendrois rien, quand je vous parlerois de sa naissance. Son Nom la distingue si fort, qu'il seroit inutile de vous rien dire de plus.

Monsieur le Duc de Vitry a esté fait Conseiller d'Etat d'Epée.

M. de Guilleragues a esté nommé Ambassadeur à Constantinople.

M. l'Abbé de Valbelle Aumônier du Roy, a eu l'Evesché d'Aslet ; & M. Robert Maistre de Musique de la Chapelle, l'Abbaye de M. Leseau.

M. le Marquis d'Obigné, Frere de Madame de Maintenon, a épousé Mademoiselle de Froisgny.

Souvenez-vous, Madame, que tout cela vous est écrit par apostille, c'est à

dire que ce sont Nouvelles que j'apprens en fermant ma Lettre, sans avoir le temps de vous dire un mot du mérite de tous ceux que je vous nomme. I'y suppléeray la première fois, & n'oublieray pas de vous parler de l'Action éclatante de M. l'Abbé Colbert.

J'ajoutéray cependant icy que M. le Marquis de la Ferté vient d'estre déclaré Duc & Pair. Sa Majesté le voyant marcher si dignement sur les traces de M. le Marechal son Pere, dont les grands services & la longue suite d'Actions glorieuses sont connues à toute la France, a voulu faire voir par cette marque d'honneur la bienveillance particuliere dont elle les honnore l'un & l'autre. Je vous ay parlé dans la plupart de mes Lettres des différentes Occasions où ce nouveau Duc s'est signalé.

F I N.

ON donnera un Tome du Nouveau Mercure Galant, le sixième jour de chaque Mois, sans aucun retardement.

TABLE DES MATIERES.

- R** Eponse de la Prairie au Ruisseau.
 Histoire des deux Maris jaloux.
 M. le Comte d'Ayen est receu Duc & Pair de France au Parlement.
 Sa Majesté nomme M. de Rubantel & de Tracy Marefchaux de Camp.
 Mort de Dom Ioseph d'Ardennes Comte d'Illes.
 Mort de M. l'Abbé Castelan.
 L'Amant Trompé.
 Fragment du Testament de Mad. du Puy, celebre Ioyeuse de Harpe.
 Paroles du dernier Air de feu M. le Camus.
 Autre Air de M. de Moliere.
 Vers envoyez avec un Bouquet de Tubereuses au mois de Decembre.
 Les Aventures d'Armide & de Renaud, composées par M. le C. de Meré.
 Compliment fait à Monsieur le Chancelier par M. Doujat, lors qu'il le fut saluer pour la Faculté de Droit de l'Vniversité de Paris.
 Madrigaux & Quatrains à M. le Chancelier.
 Dispute d'Apollon & de l'Amour sur des Vers d'Iris.
 Excez d'amour d'une jeune Personne nouvellement mariée.
 M. l'Abbé du Plessis est sacré Evêque de Xaintes.
 Le Roy donne une Abbaye à M. l'Abbé d'Aquin, & une autre à M. de Puysegur.
 Elégie de M. Ferrier Autheur de l'Adieu aux Muses.

T A B L E.

Mariage du Prince d'Orange avec la Princesse Marie, Fille aînée du Duc d'Yorck.

Tout ce qui s'est passé de remarquable au Parlement le lendemain de la S. Martin, le jour des Harangues & celui des Mercuriales.

Avantage remporté sur les Hongrois par le Colonel Boham.

Sonnets au Roy.

La Majesté fait present d'une Etée au General Major Harang, & elle donne la Lieutenance Colonelle du Regiment de Picardie à M. de Villemandor, & celle du Regiment de Normandie à M. de Guilerville.

M. l'Abbé de Grandmont qui avoit esté nommé à l'Evesché de S. Papoul, est sacré à Penzenas.

M. l'Abbé le Boistel soutient des Theses de Philosophie dédiées à M. le Marquis de Louvoys, où plusieurs Dames se trouverent.

Lettre de M. Petit à M. le Duc de S. Aignan.

Avanture de Musique.

Plusieurs Explications qui ont esté données par divers Particuliers à l'Enigme du 9. Tome du Mercure Galant.

Lettre de M. le Duc de S. Aignan sur ce Sujet. Enigme.

Portrait des deux Cousines de Poitu.

Mort de M. le Marquis de Rouville.

Mort de M. l'Evesque d'Alet.

Mort de M. Leseau, Chanoine de N. Dame de Paris.

Mort de M. de Miramion.

T A B L E.

Mort de M. le Premier President.

Mort de M. de Sainte Beuve.

Mort de M. Neuré & de M. Michel.

*Mariage de M. le Marquis de Saint Germain
Beaupré.*

Mariage de M. le Marquis de Bonnelle.

*Qualité de Secrétaire de Monseigneur le Dau-
phin, donnée à M. Destanchau.*

Vers de Mademoiselle de Racilly.

Prise de Sarbruc.

Vers de M. de la Monnoye.

Siege & Prise de S. Guilain.

*Noms des morts & des bleffez & de ceux qui
se sont signalez à ce Siege.*

*Le Roy donne le Gouvernement de Dieppe à
M. de Tiergeville.*

*Noms des nouveaux Exempts nommez par
Sa Majesté.*

Demosthene amoureux.

*Nouvelles Pieces de Theatre, dont le Comte
d'Essex de M. de Corneille le jeune doit
paroistre la premiere.*

*Sa Majesté donne la Lieutenance de Roy de
Xaintonge & d'Angoumois à Mademoiselle
de la Marck.*

*M. de Guilleragues est nommé à l'Ambassade
de Constantinople, & M. de Valbelle à
l'Evesché d'Alst.*

*Le Roy fait M. le Marquis de la Ferté Duc &
Pair.*

Fin de la Table.

